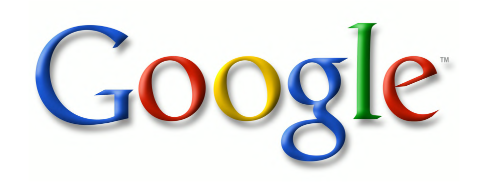



Google



LES

QUATRE FILS D'AYMON

HISTOIRE HÉROIQUE

PAR

HUON DE VILLENEUVE,

PUBLIÉE

SOUS UNE FORME NOUVELLE ET DANS LE STYLE MODERNE,

avec gravures.

Ennii de stercore (HORACE).

TOME 2.

PARIS.

LIBRAIRIE POPULAIRE DES VILLES ET CAMPAGNES,

Rue du Paon-St.-André-des-Arts, 8.

—

1848.





LES QUATRE FILS D'AYMON

HISTOIRE HÉROIQUE

PAR

HUON DE VILLENEUVE,

PUBLIÉE

SOUS UNE FORME NOUVELLE ET DANS LE STYLE MODERNE,

avec gravures.

Ennii de stercore (HORACE).

TOME 2.

PARIS.

LIBRAIRIE POPULAIRE DES VILLES ET CAMPAGNES,

Rue du Paon-St.-André-des-Arts, 8.

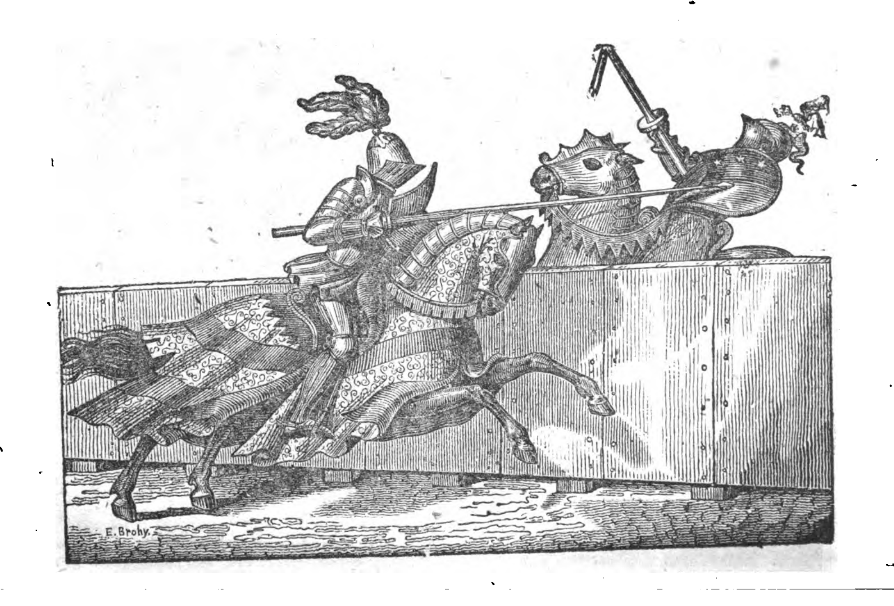
—

1848.

LES
QUATRE FILS D'AYMON.

TOME SECOND.

Poissy. — Typographie Arbieu.


E. Brohy.

LES QUATRE FILS D'AYMON,

HISTOIRE HÉROIQUE

PAR

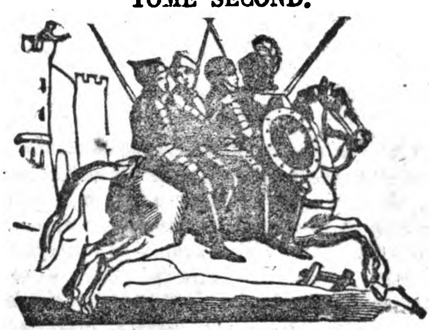
MUON DE VILLENEUVE,

PUBLIÉE

SOUS UNE FORME NOUVELLE ET DANS LE STYLE MODERNE;

avec gravures,

TOME SECOND.



PARIS,

Librairie populaire des villes et des campagnes

Rue du Paon-Saint-André, 8.

1850.

LES QUATRE FILS D'AYMON.

Cependant Renaud, ses frères et Maugis, après avoir rassemblé et fait camper leurs soldats, s'en allaient vers la roche où ils craignaient de trouver Richard sans vie. Ils le virent en effet étendu à terre, sans mouvement; il soutenait ses entrailles, qui sortaient de sa plaie; les chairs étaient livides et tout indiquait la mort. Maugis se fit apporter de l'eau pure, lava bien la plaie, recousut la peau, appliqua sur le tout de son baume, fit avaler à Richard quelques gouttes d'un élixir qu'il avait extrait de divers

minéraux, et fit soulever le malade, qui ouvrit les yeux, et reprit l'usage de ses sens.

Les héros se disposèrent à reprendre le chemin de Montauban où ils entrèrent au milieu des acclamations du peuple, et reçurent les embrassements de Yolande et de ses fils.

Cependant Renaud songeait aux moyens de tirer une juste vengeance du roi d'Aquitaine, lorsqu'un héraut se présenta pour implorer sa protection pour ce même Yon, que Roland tenait dans les fers et auquel il était prêt à faire souffrir la mort. Renaud se fit raconter comment le perfide Yon était tombé aux mains de Roland, et après quelques instants d'un morne silence : Eh! c'est un roi dit-il, qui s'est ainsi dégradé, c'est un roi que Roland traite ainsi? Armons-nous, mes frères, allons arracher Yon, tout lâche qu'il est, des mains de Roland.

Après avoir ainsi parlé, Renaud fait sonner les trompettes, et ses troupes se rendent aussitôt sur la place. « C'est au secours, leur dit-il, de votre roi prisonnier, et destiné peut-être à des supplices infâmes, que je vous mène : sa honte rejaillirait sur vous : il faut le délivrer ou périr. »

A peine Renaud et ses frères furent-ils sortis de Montauban, qu'ils aperçurent la troupe de Roland : Renaud le joint; et en présence des deux troupes, il descend de cheval, met sa lance à terre, et le front courbé devant Roland : « Prince, lui dit-il, voici le

temps de terminer nos haines. Vous êtes neveu de Charlemagne et mon cousin; soyez le médiateur de la paix; nous quitterons la France et nous irons porter nos armes, au nom du roi, contre les Sarrasins. Roland fut touché de la prière de Renaud; mais il l'assura que jamais les fils d'Aymon n'obtiendraient rien de Charlemagne, à moins qu'ils ne consentissent à lui livrer Maugis. « Nous mourrons tous, reprit Renaud en se levant et en reprenant sa lance, nous mourrons tous plutôt que d'acheter la paix par une telle lâcheté. »

Cependant les Français invoquent à grands cris le secours de Roland, qui levant Durandal, cette épée plus redoutable que les armes d'Achille, avance et frappe; Renaud lui oppose son écu, et l'écu tombe coupé en deux aux pieds de Renaud. » Nous voilà quittes tout au moins, lui dit Roland. Non, reprit le fils d'Aymon, ton orgueil veut quelque chose de plus. » Ils allaient recommencer, leur fureur irritée annonçait le combat le plus terrible; mais Maugis plus prudent, arrête Renaud; Oger et Olivier retiennent Roland qui rugit, appelle et défie son adversaire.

Mais comme Renaud s'avançait, il aperçut une troupe d'environ cent hommes d'armes, et un religieux au milieu d'eux; il fond sur ce peloton, reconnaît le roi Yon, et s'écrie : « Lâches, qui prenez tant de précautions pour garder un moine, fuyez, laissez

le roi. » Il frappe et les disperse. Le malheureux et faible roi tombe aux genoux de Renaud et s'écrie : « Mon crime est digne du supplice le plus honteux ; la seule grâce que je demande à Renaud est de ne périr que de sa main. »

Le combat avait recommencé avec une nouvelle force entre les Français et les Gascons.

Roland, provoqué par Richard, mais craignant sans doute de se compromettre en se battant avec tout autre que Renaud, s'écria : « A moi, Français, c'est Richard, c'est un des fils d'Aymon, qu'il serve d'otage pour ses frères. » Aussitôt un escadron de Français se précipite. Entouré de toutes parts, moralement sûr d'être vaincu, Richard s'approche de Roland et lui remet son épée toute sanglante, comme au plus brave chevalier.

Renaud, averti de ce malheur lorsque déjà on avait fait partir Richard pour le camp de Charlemagne, en prévint Alard et Guichard qui l'ignoraient. « Je vole, leur dit-il, au camp de Charlemagne ; je lui enleverai Richard ou je périrai avec lui. » Maugis survint. Conservant un front calme et tranquille, il blâma le projet inutile de Renaud, et dit : « Allez à Montauban ; c'est moi qui irai au camp de Charlemagne, et si Richard n'est point mort, je vous réponds, sur ma tête, de vous le ramener. »

Maugis s'était retiré pour se préparer ; couvert de haillons et appuyé sur un bâton de pèlerin, il part,

devance Roland au camp du roi, et se rend, appuyé sur son bourdon, devant la tente de Charlemagne; quand le monarque en sortit : « Grand prince, lui dit-il, d'un ton hypocrite, puisse le ciel vous préserver des traîtres ! Je viens de Jérusalem où j'ai été adorer le saint sépulcre. Hier, je passai à Balançon avec dix pèlerins, une troupe de brigands, sortis de Montauban, nous attaquèrent; et je ne fus sauvé que parce qu'ils me crurent mort. Je m'en allai dans un petit hameau; l'on me dit que c'étaient les gens des quatre fils d'Aymon et de leur cousin Maugis qui avaient exterminé mes compagnons, et au portrait qu'on me fit de Maugis, j'ai lieu de croire que c'est lui-même qui me mit dans l'état où je suis. » Le faux mendiant, en faisant un grand signe de croix, s'inclina jusqu'à terre; il ajouta qu'il mourait de faim, et le roi ordonna qu'on ne le laissât manquer de rien. Maugis donna mille bénédictions au prince, et il parlait encore, quand Roland, sa suite et Richard entrèrent dans le camp au bruit des trompettes. Ganelon avait devancé la troupe, et avait informé le roi de tout ce qui s'était passé : Charlemagne courut au devant de son neveu, le félicita de sa conquête, et lui demanda son prisonnier pour lui faire subir le supplice des traîtres.

Richard cependant reconnut son cousin sous les traits du pèlerin; dès ce moment il se crut en sûreté. Maugis, qui en avait assez entendu, se glisse au tra-

vers du camp, vole à Montauban : « Armons-nous, s'écria-t-il, courons attendre Richard au lieu de son supplice; qu'il devienne le théâtre de notre triomphe et de notre gloire. » Renaud recommanda à ses troupes la plus grande subordination, et en moins d'une heure, par l'art de Maugis, ils furent portés dans les bois voisins de l'endroit choisi pour le supplice; mais les troupes, fatiguées, tombèrent aussitôt dans un profond sommeil.

Cependant, Charlemagne ayant assemblé ses barons et ses pairs, leur dit : « Les lois divines et humaines condamnent les enfants d'Aymon, et le supplice de Richard est un exemple que je dois à l'univers. Que sur la prochaine montagne, Richard, attaché à un gibet infâme, apprenne à toute la terre à respecter les rois. »

Des Rives, vil courtisan, qui n'attendait que l'occasion d'une bassesse pour mériter les bonnes grâces de son maître, se présenta au roi et offrit de conduire Richard à la montagne. Charlemagne accepta son offre.

Des Rives, qu'enflait la confiance du roi, alla lui-même à la tente de Richard, et après l'avoir fait lier et monter sur un mulet, il l'emmena à ses côtés. En passant devant la tente du roi : « Plût à Dieu, sire, lui dit-il, d'un ton plein d'arrogance, que ses frères fussent aussi en mon pouvoir. »

Tout le camp fondait en larmes et la troupe conduite par des Rives arrivait sur la montagne sans qu'il eût paru aucun des hommes d'armes de Renaud. Richard commença d'être inquiet; il demanda un religieux pour l'exhorter dans ce moment terrible; des Rives hésitait; Oger s'approcha: « Par saint Denis, est-ce que vous avez juré aux mânes de Foulques de Morillon, votre oncle, de lui sacrifier l'âme et le corps de Renaud et de ses frères? Des Rives allait enfin céder, lorsque tout à coup les gascons se montrent à ses yeux. Le lâche tomba aux genoux de Richard, comme si c'était lui qui dût subir le supplice. Tandis qu'Alard et Guichard entourent la troupe de Charlemagne, Renaud et Maugis se saisissent de des Rives. Oger, Turpin, Olivier et les pairs se retirent et laissent Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques faire en vain quelque résistance; ils sont désarmés et mis hors de combat.

Cependant Maugis voulait percer des Rives du fer de sa lance, Renaud l'arrêta; et après avoir forcé des Rives de convenir que c'était une chose indigne d'un chevalier, de briguer la commission humiliante de conduire à la mort un guerrier, fût-il coupable, il lui dit de se préparer à mourir. Des Rives se jeta à ses pieds, demanda grâce; mais Renaud inflexible, le fit périr par les mains du même bourreau et au même gibet, qui était destiné pour Richard.

Avant de retourner à Montauban, Richard voulut voir Oger; mais il était rentré au camp. « N'importe, dit Richard, je suis libre, je pénétrerai dans le camp; il demanda à Renaud quatre cents cavaliers pour le soutenir en cas de besoin. Renaud exigea encore qu'il prît son cor pour l'avertir, et fit tenir le reste de ses troupes à portée de le secourir. De son côté Maugis, par son art, hâta leur marche et leur fit devancer le retour des troupes qui avaient accompagné des Rives à la montagne.

Richard, la visière baissée, la banière de des Rives à la main, monté sur le cheval du traître, entre dans le camp. Le roi était devant sa tente. A sa bannière, à son cheval et à ses armes, Naimes, qui n'était pas sorti du camp, ne douta point que ce ne fût des Rives lui-même; Oger, l'archevêque Turpin, Olivier, qui s'étaient retirés dès que Renaud eût investi les gens d'armes du roi, pensèrent que Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, avaient repoussé les troupes de Renaud. Oger, croyant des Rives triomphant et bravant la honte, s'écria: « le lâche ne périra que de ma main. » En vain Charles l'appelle; il avait saisi le mords du cheval de des Rives : « Tu mourras, lui disait-il, je t'apporte le salaire de la mort de Richard. — Mon cousin, lui dit le fils d'Aymon, c'est Richard à qui vous parlez, des Rives a subi le supplice au-

quel il m'avait conduit, et je venais vous donner des preuves de mon amour et de ma reconnaissance. » En s'inclinant vers lui, il leva la visière de son casque; Oger allait l'embrasser, lorsque Charlemagne survint; Richard eut à peine le temps de lui dire ce qui s'était passé à la montagne. Le roi dit au faux des Rives de le suivre dans sa tente. « Sire, lui dit alors Richard, reconnaissez-moi, des Rives est au gibet où vous m'aviez envoyé, et où mon frère l'a fait attacher. — Traître, dit Charlemagne, le ciel te destine donc, malgré moi, à périr d'une mort plus honorable. » Aussitôt poussant son cheval et saisissant sa lance, il fond sur le fils d'Aymon, qui à peine a le temps de se mettre sur ses gardes. Charles, furieux, crie *Montjoie*, et les Français s'ébranlent. Richard fait retentir le cor de Renaud, et ses frères accourent avec leurs chevaliers et les gascons : alors commence une des plus terribles batailles qu'aient jamais livré l'orgueil outragé, la vengeance et l'amour de la gloire. Cependant Charles s'approche de Renaud sans le connaître; ils prennent du terrein et se heurtent avec une telle impétuosité qu'ils vont tomber loin l'un de l'autre; ils se relèvent et mettent l'épée à la main. Charles ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'avait jamais trouvé de chevalier aussi redoutable. Renaud le reconnaissant à sa voix, s'approche, et mettant pied à

terre : « Sire, je vous supplie de m'accorder une trève et votre foi de chevalier, que vous n'userez point de votre pouvoir jusqu'après notre conférence. » Le roi donna sa parole. « Je suis Renaud, le fils d'Aymon, continua-t-il, je vous demande grâce pour mes frères et pour moi. Ce n'est ni la crainte de la mort, ni l'espérance d'un sort plus heureux, qui me font implorer votre clémence, c'est le désir d'obtenir votre amitié ; accordez-nous la paix, et pour toujours nos bras et notre sang sont à vous.

Charles ne voulut entendre parler de paix qu'autant que Renaud lui livrerait Maugis. Eh bien ! Sire, apprenez que je suis lié de l'amitié la plus étroite avec Maugis : je lui dois tant, que si mes frères étaient vos prisonniers, je ne vous donnerais point Maugis pour les arracher de vos mains. Alors, reprit Charlemagne, point de paix sans cette condition, et défends-toi ; je te permets de combattre ton souverain. » Renaud reprit ses armes ; Charlemagne courut sur lui, et d'un revers emporta un quartier de son écu ; Renaud, furieux, saisit Charles, l'enlève de dessus son cheval et le tient d'une main, tandis que de l'autre il porte les coups les plus terribles à ceux qui veulent lui enlever sa proie. Roland s'ouvre un passage et porte sur le casque de Renaud un coup qui l'étourdit ; Renaud, en frémissant, court à

Roland. Ses frères le secondent si vivement, que Roland se voit forcé de prendre la fuite pour éviter d'être fait prisonnier; Renaud, désespéré que Charles lui eût échappé, fit sonner la retraite à cause de la nuit. Mais le lendemain, Renaud, insatiable de gloire, prit avec lui trois mille hommes, envoya le reste à Montauban, et résolut d'attaquer le roi dans son pavillon même; et lorsqu'il fut à portée : « Mes amis, dit-il à sa troupe, courage et prudence. » Aussitôt Richard met l'épée à la main, court au pavillon du roi, l'abat, et fait tomber l'aigle d'or massif qui le couronnait. Richard et Maugis mirent pied à terre, prirent l'aigle d'or et firent sonner leur trompette pour donner le signal du combat. Bientôt les quatre fils d'Aymon se virent assaillis par toutes les troupes du roi : ils en firent un tel massacre que le sang ruisselait de toutes parts. Maugis s'écarta un moment pour mettre l'aigle d'or en sûreté et retourna au combat; mais ne voyant plus Renaud et ses frères, il battit en retraite devant Olivier et Roland, et se croyait en sûreté après avoir passé Balançon, lorsqu'il fut arrêté par une troupe qui le pressa vivement. Maugis frappa si rudement un des chefs sur son écu, qu'il envoya à cinquante pas le cheval et le cavalier roulant par terre. Mais Olivier fend la presse, fond sur lui, et lui fait à la poitrine une large blessure; Maugis, renversé, se re-

lève et se défend avec tant de valeur, malgré la nuit obscure, que son adversaire lui crie : « Qui que tu sois, brave chevalier, rends-toi, ne t'expose point à une mort certaine, et ne perds pas dans les ténèbres des exploits dignes du plus beau jour. — Qui es-tu, lui répondit Maugis, toi qui me conseilles de me rendre et qui m'as porté de si terribles coups ? — Si tu crois, lui répondit l'inconnu, qu'un chevalier puisse sans honte rendre les armes à Olivier, tu peux t'en rapporter à ma foi. — Eh bien ! reprit Maugis, promettez-moi donc que vous ne me livrerez point à mon ennemi, quelque puissant qu'il soit, et quelques droits qu'il ait sur vous, à ce prix je vous dirai mon nom et je me rendrai. » Olivier jura et donna sa foi. « Je n'attendais pas moins de vous, reprit le chevalier vaincu : mon nom est Maugis, c'est vous dire que celui de mon plus cruel ennemi est Charlemagne ; reecevez mon épée. »

Il n'eût tenu qu'à Maugis de se délivrer de la captivité par le seul secret de son art ; mais il fut le premier à dire à Olivier : « Par les dons que j'ai reçus du ciel, je puis tout braver dans le fond des cachots ; gardé par une armée entière, je serais plus libre que mon vainqueur ; mais vous m'avez pris en combat loyal ; je me suis rendu, et je jure, à mon tour, que si vous remplissez le serment que vous m'avez fait, je ne romprai pas mes

fers. » Olivier le fit désarmer, banda lui-même sa plaie et lui céda son lit.

Cependant, Charlemagne ayant appris que Maugis était au pouvoir d'Olivier, l'envoya chercher, et lui ordonna de le lui remettre. « Sire, lui dit Olivier, Maugis ne s'est rendu qu'à condition que je ne le livrerais point à votre pouvoir ; je le lui ai promis et je lui tiendrai ma parole ; je suis chevalier, et une trahison me rendrait indigne de ce titre. Olivier, reprit Charlemague, vous connaissez mal les lois de la chevalerie, votre premier serment est de me servir et de n'avoir d'autres ennemis que les miens ; mais je veux bien avoir égard à votre délicatesse, et pour vous sauver d'un vain scrupule, Roland, Naimes et l'archevêque Turpin vous enléveront de force un traître que vous vous croyez obligé de refuser de me livrer. Mais le fier chevalier, sourd à ees raisonnements, tire son épée, et déclare qu'il arrachera la vie au premier qui attentera à la liberté de Maugis. Celui-ci, informé du débat et du risque que court Olivier, se présente à l'assemblée. « Pairs, barons, seigneurs, s'écrie-t-il, et vous, sage monarque, voici Maugis qui vient se livrer de lui-même, et dégager Olivier de ses serments. — Et moi, généreux Maugis, s'écria Olivier, je vous dégage des vôtres ; vous êtes libre, et vous pouvez user de tous vos droits. »

Charlemagne, la fureur dans les yeux, s'adressant à Maugis : « Crois-tu, lui dit-il, avoir besoin de m'irriter encore ? évoque si tu veux les puissances des enfers, sers-toi de tes enchantements, le ciel t'a dévoué au trépas, et je te défie d'éviter la mort honteuse que je te prépare. Vois-tu ce hérault ? c'est lui qui portera à Renaud et à ses frères la nouvelle de ton supplice. »

CHAPITRE I.

Charlemagne, triomphant d'avoir Maugis
son pouvoir, assembla ses chevaliers et tous
pairs : « Seigneurs, leur dit-il, Maugis m'a lo
temps outragé. Si je n'étais qu'un simple che
lier, je pourrais ne consulter que ma clémence
mon ressentiment; mais je suis roi et ne veux r
faire qui ne soit conforme aux lois. Il ne s'est
contenté d'abattre mon pavillon et d'en enle
l'aigle; mais il a lancé contre moi un dard,
m'eût ôté la vie s'il m'eût atteint. Néanmoi

comme ce crime ne regarde que moi, je lui pardonne, si pourtant la loi me permet de pardonner, mais ce complice des attentats de la famille d'Aymon a été pris les armes à la main contre son roi et je dois l'en punir. Dans une heure au plus tard, conformément aux lois, Maugis sera attaché au gibet; et je veux qu'ensuite, comme sorcier, il soit jeté dans les flammes. Sur les représentations de Naimes, que Renaud attribuerait cette précipitation à la crainte qu'il ne vînt enlever le coupable, Charles consentit à différer jusqu'au lendemain; mais craignant que Maugis, par ses enchantements, ne vînt à bout de lui échapper, il le mit sous la garde de douze pairs, qui se rendirent caution de sa personne. Maugis les remercia, leur promit sur sa foi, non-seulement de passer la nuit mais encore de ne pas partir sans prendre congé de l'empereur.

Comme le sommeil les accablait, Charlemagne s'agitait, questionnait ses pairs, qui lui répondaient en bâillant. Enfin, quand Maugis vit les premiers rayons du soleil : « Chevaliers, leur dit-il, vous voilà libres de votre caution, et moi de ma parole; vous êtes à présent les maîtres de dormir ou de vous éveiller. » En ce moment Charlemagne voulait ordonner les préparatifs du supplice, mais, entraîné par le besoin du sommeil, il tombe sur son lit; Roland, qui veut faire

des efforts pour l'éveiller, tombe à ses côtés; les pairs, les hommes d'armes s'endorment tous; les chevaux ne peuvent plus agir; Maugis prononce quelques mots et ses chaînes tombent à ses pieds. Il va à Charlemagne, lui ôte son épée, la met à son côté; prend celles des douze pairs, Durandal à Roland, Haute-claire à Olivier; il court ensuite au trésor de Charlemagne, emporte sa couronne, ses pierreries et son or; puis il attache le roi avec une petite chaîne au pied de son lit, et lui fait ensuite respirer une liqueur forte qui l'éveille. Maugis lui dit alors : « Je vous promis hier que je ne partirais pas d'ici sans prendre congé de vous. Je suis exact en tout; adieu, je pars. »

Charles furieux, veut courir après lui; mais il se trouve enchaîné lui-même; il appelle les douze pairs; mais ses cris semblaient les plonger plus profondément dans le sommeil : alors il se ressouvint d'une herbe qu'il avait apportée de la Palestine, et qui avait la propriété de rompre tout enchantement; mais en vain il la demande, les domestiques ne répondent point à ses cris : jamais Charlemagne n'éprouva autant d'impatience.

Maugis eut tout le temps d'aller mettre les effets qu'il emportait sous la garde d'un berger à qui il promit une récompense; ensuite il reprit la figure du pèlerin sous laquelle il avait parlé à Charlemagne, mais il garda ses habits, et ne con-

serva du pélerin que le bâton et le rochet; puis, dans cet équipage, il alla devant la tente de l'empereur en jetant des cris plaintifs. Charles l'entendit et reconnut la voix du pélerin. « Entre, lui dit-il, le roi te le permet. » Le faux pélerin pénétra dans la tente. « Que vois-je, dit le roi? les habits de Maugis!... Ah! Sire, s'écria le pélerin en sanglottant, il m'a meurtri de coups; il conduisait trois chevaux chargés d'or, de pierreries et de très belles épées; je l'ai reconnu pour un des scélérats qui tuèrent mes compagnons sur le chemin de Balançon; j'ai voulu fuir, mais infirme et malade comme je suis, je ne pouvais aller bien loin; il m'a arrêté. Il m'a fait déshabiller, m'a donné sa cotte d'armes, sa veste et tout ce que vous voyez, s'est couvert de mes haillons, et il est parti; mais, Sire, je viens de traverser le camp, et tout est plongé dans le sommeil, vous seul veillez. Tu vois, lui dit Charles, un effet des enchantements de Maugis. » Il lui dit de l'aider à briser la chaîne qui le retenait, le pélerin le dégagea; Charles, pour lui marquer sa reconnaissance, lui donna quelques pièces d'or; le pélerin, en les mettant dans la poche de sa veste, parut surpris d'y trouver une petite bouteille d'une eau très limpide. « Garde-toi de t'en servir, dit Charlemagne en le lui ôtant des mains; c'est sans doute quelque composition infernale, » et en disant ces mots, il

jeta la bouteille avec colère. Dès que la liqueur se fut répandue, tous les barons, les pairs, les gardes, les officiers s'éveillèrent à la fois, et virent avec surprise au lieu de Maugis, le pélerin qu'ils reconnurent! Charles leur apprit la fuite du prisonnier et tout ce qui s'était passé; mais leur consternation fut sans bornes quand ils remarquèrent tous que leurs épées leur avaient été enlevées; Charlemagne fut bientôt informé aussi que Maugis lui avait ravi sa couronne et ses pierreries. « Volons, courons après le traître, s'écria-t-il; mais où le trouver? Je ne le crois pas bien éloigné, dit le pélerin; je l'ai vu gagner un petit bois hors du camp. » Il s'offre de leur servir de guide; on l'accepte, mais comme il pouvait à peine se soutenir, Charles veut qu'on lui donne un de ses chevaux, et que six chevaliers soient prêts à l'accompagner; cependant la vapeur de la liqueur enchantée, s'était répandue sur tout le camp, et les cavaliers paraissaient encore à demi-endormis, la confusion régnait partout. On fut obligé de placer le pélerin sur son cheval et de l'y soutenir: s'étant raffermi peu à peu, il demanda une épée: « Je savais m'en servir autrefois, dit-il, mais dans l'état où je suis, c'est une vaine parure, n'importe. »

L'ordre du départ donné, le pélerin conduisit sa troupe dans une gorge formée par deux monta-

gnes à pic. « Ne jugeriez-vous pas à propos, dit-il » au roi, que je vous dévançasse de quelques » pas ? Si Maugis est dans le bois et qu'il me voie » ainsi monté, il ne manquera pas de courir sur » moi pour m'enlever mon cheval ; au moindre cri » vous viendrez à mon secours, et vous entoure» rez ce scélérat. »

Son avis fut approuvé ; il gagna les devants et au bout d'un espace de quinze à vingt toises, il se retourna, frappa la terre avec son bourdon, et forma d'une montagne à l'autre, un précipice dont on ne voyait pas le fond ; alors il reprit sa véritable forme et cria à Charlemagne et aux chevaliers : « Reconnaissez enfin Maugis ; l'or, les » pierreries, la couronne de Charles et vos épées, » tout vous sera rendu, quand vous voudrez con» sentir à la paix que les fils d'Aymon vous ont » proposée. » On lui lança quelques traits ; mais il disparut comme un éclair.

Charlemagne et les pairs demeurèrent quelque temps confondus, et pendant le retour les chevaliers plaisantaient secrétement de cette avanture.

Cependant Maugis, après avoir repris son trésor, s'en retourna tranquillement à Montauban où son arrivée causa des transports de joie ; il étala son butin et l'aigle d'or fut placé sur la plus haute tour.

Lorsque le roi le vit qui réfléchissait les rayons du soleil, il appela ses pairs. « Quelle honte pour » nous, quel trophée pour nos ennemis! Puis s'a» dressant à ceux de la famille de Renaud, allez » dire aux fils d'Aimon que s'ils veulent me » rendre les larcins de Maugis, je consentirai à » une trêve de deux ans. »

Les chevaliers se rendirent à Montauban. Richard vint les recevoir, et Renaud les combla de marques d'amitié. « Vous savez, lui dit Oger, » que s'il n'eut dépendu que de nous, toute que» relle entre le roi et vous serait depuis long» temps terminée. Eh bien! le roi demande que » vous lui rendiez ce que Maugis lui a enlevé ainsi » que nos épées, et il consent à une trève de deux » ans. »

Le lendemain le duc Naimes demanda à Renaud sa réponse. « Je consens à tout, répondit » Renaud, en sujet soumis et fidèle, j'accepte la » trève de deux ans. J'espère que pendant ce » temps, Charlemagne exaucera nos vœux, et que » vous vous employerez pour l'y déterminer. »

Renaud donna à chacun des envoyés l'épée qui lui appartenait; il chargea Naimes de remettre les autres ainsi que tous les bijoux. Oger, étonné de tant de générosité, loua sa grandeur d'âme, et l'invita de venir au camp de Charlemagne avec eux, tandis que Maugis garderait Montauban;

uville s'offrit d'y rester pour servir d'ôtage;
nes promit, au nom des chevaliers, de le
tre à couvert de toute insulte; Renaud, après
lques hésitations, y consentit, malgré les sup-
ations de Yolande, son épouse, qui voulait le
urner de cette résolution.
Lorsqu'ils furent arrivés à Balançon, Oger et
mes proposèrent de les dévancer pour sonder
intentions de Charles. Renaud s'en rapporta
nouveau à eux.
Le hasard voulut que Pinabel, neveu de Char-
lagne, se trouva au guet de Balançon et qu'il
endit tout. Pinabel, courtisan insolent et lâche
teur, se plaisait dans le trouble et haissait la
tu. Il alla empoisonner, auprès de Charlema-
, son oncle, le voyage de Renaud, qu'il fit
ser pour un complot. Charlemagne ordonna à
vier de prendre quatre cents cavaliers bien
nés, d'aller à Balançon et de lui amener Re-
ud et Alard, quand il devrait y sacrifier toute
troupe. Olivier, qui ignorait la promesse d'Oger
de Naimes, partit pour exécuter ses ordres. A
ne était-il sorti du camp, qu'Oger et Naimes
rivèrent à la tente du roi : ils virent le mécon-
tement sur son front et la colère dans ses yeux,
is ils n'hésitèrent pas à lui déclarer que Renaud
tant rapporté à leur parole et à leur foi, ils
uraient le défendre envers et contre tous.

Cependant, Olivier arrive et rencontre Renaud sans armes et éloigné de Bayard. Renaud s'approche de Turpin et d'Estouville : « Perfides, leur dit-il, vous m'avez trahi. Que dites-vous, seigneur? répond Turpin, nous, des traîtres! Nous verserons, pour tenir notre parole, jusqu'à la dernière goutte de notre sang. »

Comme ils parlaient encore, arrive Roland qui venait seconder Olivier. « Roland! lui crie Oger, » qui était accouru au secours de Renaud, gar- » dez-vous de faire aucun mal aux fils d'Aymon! » sachez que c'est le duc Naimes et moi qui les » avons conduits sur notre foi et serment, pour » prendre et donner les ôtages de la trève, proposée par le roi lui-même. » Olivier se joignit à Oger pour engager Roland à ne point attaquer Renaud. « Réunissons-nous, ajouta-t-il, et si Renaud veut » y consentir, nous l'accompagnerons tous au » pavillon de Charlemagne, pour l'engager à faire » la paix. » Renaud se livra à leur bonne foi : les chevaliers le mirent au milieu d'eux, et ils partirent.

Oger s'approcha le premier de Charlemagne; mais le roi lui imposa silence et lui dit qu'il était décidé à punir Renaud comme traître et rebelle. « Non, reprit Oger, vous ne le ferez pas. Sire, je défendrai ma loyauté contre tous. Je la défendrai contre le ciel même. »

Renaud les interrompit : « Sire, dit-il, avec une
» modeste fierté, quel est votre dessein, et qu'exi-
» gez-vous ? Vous m'appelez traître et rebelle;
» Dieu sait qu'il n'y en eut jamais dans ma fa-
» mille; il n'y a homme sur la terre qui osât me
» faire un tel reproche avec impunité, mais, Sire,
» l'autorité suprême peut tout se permettre, parce
» qu'elle n'a rien à craindre. »

Charlemagne avait été trop loin, et pour le ré-
parer en quelque sorte, il dit à Renaud : « Je suis
prêt à soutenir ce que j'avance, les armes à la
main : je suis chevalier autant que roi. Sire ré-
pondit Renaud, j'accepte le combat; Naimes
Olivier, Oger et Turpin seront mes répondants
Nous le devons, dirent les chevaliers, et nous le
sommes. » Le roi voulait tenir sa parole; mais
Roland l'en empêcha et demanda à combattre à
sa place. « Sire, dit Renaud, choisissez. »

Dès que les chevaliers eurent répondu pour Re-
naud, Bayard lui avait été rendu; il s'en retourna à
Montauban, où l'on croyait la paix assurée. Le
lendemain, après avoir tendremeet embrassé son
épouse, il dit à son frère : « Je vais combattre le
plus brave chevalier qu'il y ait au monde. Je ne
puis prévoir quel sera l'issue du combat. Mes
amis, mes frères, je vous recommande ma chère
Yolande et mes enfants; protégez les contre la
haine du roi; j'ai pour moi *Dieu* et mon *épée*, la

justice d'une bonne cause, et un courage égal à celui de mon adversaire; mais je puis être vaincu. »

Les frères de Renaud ne voulurent point demeurer; ils laissèrent Maugis maître de Montauban et accompagnèrent Renaud au lieu du combat.

CHAPITRE II.

Apeine le jour eut-il paru, que Roland s'arma et monta à cheval pour se rendre sur le champ de bataille. Il alla auparavant prendre congé du roi et lui dit : « Sire, en faveur du danger auquel vous m'exposez en combattant un brave chevalier, qui a sur moi l'avantage de la justice, souffrez que je vous conjure d'accorder aux fils d'Aymon la paix qu'ils vous demandent. » Charlemagne garda le silence; mais en songeant à Pinabel, il sentit combien les flatteurs sont funestes aux souverains.

Cependant Renaud était déjà sur le champ de bataille. Roland brûlait d'impatience. Entre ces deux rivaux la victoire avait toujours été indécise. D'aussi loin que Roland apperçut Renaud, il lui cria d'un ton impérieux : « Enfin, Renaud, tu ne peux éviter ton sort ; voici le jour où tu vas cesser de te croire invincible. — Roland, un chevalier prudent ne chante jamais sa victoire avant le combat. Veux-tu la paix, veux-tu combrattre ? — Je ne suis pas venu pour conclure un traité. — Eh bien, combattons. — Crois-moi, songe à te défendre. »

A ces mots, ils piquent leurs chevaux, fondent l'un sur l'autre, et leurs lances, en se brisant, forment dans les airs une poussière légère ; leurs écus se choquent, et le choc est si rude, que Renaud tombe loin de Bayard, et que Roland chancelle longtemps. Renaud se relève, remonte sur Bayard, et porte à Roland un coup si terrible sur son haubert, que son cerveau en fut ébranlé ; Roland se remit, et alors commença un combat qui effraya les spectateurs. Chaque coup emportait un éclat de leur armure ; leurs épées tranchaient l'acier, comme la hache du bûcheron, le tronc d'un vieux chêne. Enfin, jetant leurs épées loin d'eux, ils se prennent corps à corps ; mais jamais l'un ne put renverser l'autre. Tous deux, étonnés, se séparèrent un moment pour reprendre haleine ; ils

s'apperçurent alors que leurs armures et leurs écus fracassés, n'avaient plus rien de leur première forme.

Charlemagne tremblait pour son neveu, les frères de Renaud frémirent pour leur frère. Le roi invoqua le ciel pour Roland, et le pria de faire cesser le combat. En ce moment Maugis, voulant être témoin de cette action mémorable, avait quitté Montauban et, par son art, s'était transporté sur une hauteur voisine.

Les deux chevaliers après s'être reposés un moment, avaient déjà repris leurs épées, et allaient recommencer à se battre, lorsque Maugis rassembla autour d'eux et condensa des vapeurs, qui formèrent un nuage sombre. Ils ne se voyaient plus; leurs épées ne frappaient qu'un brouillard insensible; ils allaient en tâtonnant et à la voix l'un de l'autre; enfin Roland rencontra la main de Renaud, la saisit et, par un mouvement involontaire, il embrassa son rival. « Chevalier, lui dit Renaud, nous avons combattu avec un égal avantage, et le ciel, qui ne veut pas que nous soyons vaincus ni l'un ni l'autre, a répandu autour de nous une nuit protectrice. Vous n'êtes point mon prisonnier, et je ne suis point le vôtre; venez à Montauban, nous vous traiterons comme le plus loyal des chevaliers et le neveu du roi. »

Le nuage n'avait pas dérobé la vue des chevaliers aux spectateurs, qui, sans les entendre, jugeaient par leurs gestes que la paix régnait entr'eux, et, à l'exception de Pinabel et de Ganelon, tout le monde en ressentait la plus grande joie.

Mais Charlemagne demeura confondu en voyant son neveu suivre Renaud. « O ciel! s'écria-t-il, Renaud emmène Roland prisonnier à Montauban! hâtons-nous, courons le délivrer. »

Cependant Maugis, ayant hâté par son art les chevaux de Roland et des fils d'Aymon, Charlemagne furieux, revint dans son camp, qu'il fit soudain transporter sous les murs de Montauban pour en faire le siége.

Lorsque la nuit eut étendu ses voiles, Maugis sortit de Montauban, et répandit sur les sentinelles un charme qui rendait leur vigilance inutile; c'était une ivresse qui les faisait sans cesse tourner sur eux-mêmes, et toujours sur un pied: Il alla à la tente du roi, et dès qu'il y parut, tous les courtisans, les officiers, se mirent également à pirouetter et à tourner; le roi, qui ne comprit rien à ce vertige, ne put s'empêcher d'en rire, puis il s'endormit si profondément que Maugis le prit et le conduisit, en travers sur Bayard, jusque dans Montauban. Il alla ensuite trouver Renaud et lui fit voir le roi endormi. Alors Maugis embrassa Renaud, ceignit une écharpe, prit un bourdon et

sortit en secret de Montauban. Il s'arrêta dans un hermitage où il se reposa jusqu'au jour. Le lendemain il se prosterna, pria l'être suprême de lui pardonner ses égarements, et se sentit pénétré d'une si sainte ferveur, qu'il résolut de fixer sa demeure dans cette solitude, en faisant des vœux pour que le ciel mît la paix entre Charlemagne et les quatre fils d'Aymon.

Pendant que le roi dormait d'un profond sommeil, Renaud demanda à ses frères leur avis sur le parti à suivre. Allard conseilla de profiter de la circonstance pour obtenir la paix; Guichard voulait qu'on porta la guerre en France, et Richard, le plus irrité de tous, que le roi fut immolé; mais Renaud les ayant rappelés au respect du au souverain, même injuste, fit venir les chevaliers attachés à Charles, et leur montrant le roi endormi, il leur raconta comment il avait été conduit entre ses mains. En ce moment l'enchantement cessa; Charles jeta les yeux autour de lui, et crut rêver en se voyant dans le château de Montauban; sans cependant témoigner la moindre crainte, il jura de nouveau qu'il ne consentirait à la paix que lorsqu'on lui aurait remis Maugis. « Grâce, sire, s'écria Renaud, grâce pour mes frères, pour Maugis et pour moi, nous nous livrons à vous, sauf notre honneur; accordez-nous la paix, et nous prodiguerons notre sang dans les combats contre

vos ennemis. D'ailleurs Maugis, prévenant votre demande et ne voulant point être un obstacle à la paix, a pris le parti de s'éloigner pour ne plus paraître dans Montauban.

Les barons certifièrent que Maugis avait disparu, et ils demandèrent la grâce des quatre fils d'Aymon avec tant d'instance, que Charles commençait à s'attendrir ; mais Pinabel, feignant de prendre le parti des fils d'Aymon, s'exprima ainsi : « Il est temps, sire, que cette guerre qui épuise vos états, ait un terme ; employez ce jour à faire des recherches, et si en effet Maugis a été assez généreux pour s'exiler lui-même, cette action héroïque doit vous engager à le comprendre dans le pardon que vous accorderez à ses cousins. »

Charlemagne adopta cet avis, mais quand Pinabel se vit seul avec Charlemagne. « Eh quoi! Sire, lui dit-il, pouvez-vous penser que Maugis ait abandonné ses cousins, lorsque son secours leur est si nécessaire? et tant qu'il vivra votre vie sera-t-elle jamais en sûreté?

» Mais je veux que mes conjectures ne soient que les rêves d'un sujet fidèle, qui craint pour les jours de son roi : songez à l'exemple que vous allez donner à vos chevaliers, l'ambition excite la révolte, l'impunité l'autorise. Eh bien! si, par un excès de bonté, vous voulez faire grâce au fils d'Aymon, gardez-vous du moins d'y consentir avant de vous être assuré de Maugis. »

Le lendemain, Charlemagne rassembla les pairs et les fils d'Aymon. Il leur dit : « Je suis résolu de faire grâce à Renaud et à ses frères puisque je l'ai promis ; mais je ne puis violer le serment que j'ai fait de mettre Maugis hors d'état de me nuire à l'avenir, qu'il se remette entre mes mains, et à cette condition tout sera oublié.—Sire, répliqua Renaud, puisqu'il n'y a aucun moyen de fléchir votre colère; que je me suis en vain abaissé à la plus humble prière, vous êtes le maître de sortir quand vous voudrez de cette ville ; les portes vous sont ouvertes ; mais nous refusons de vous livrer Maugis, et ce n'est point par désobéissance, mais parce que nous ne le pouvons sans nous déshonorer. »

Alors Renaud conduisit le roi jusqu'aux portes de Montauban, et en le quittant il mit encore un genou en terre.

L'armée, inquiète de l'absence de Charlemagne, se livra à la joie en le revoyant, et on admira la magnanimité de Renaud, surtout quand on vit arriver les chevaliers à qui il avait permis de s'en retourner pour ne pas les exposer à la colère du roi.

Tant de grandeur d'âme eut fait fléchir Charles s'il n'eût eté livré à de lâches courtisans.

A peine les barons et les pairs furent-ils rentrés que Charlemagne donna un assaut général.

Dans cette circonstance, Renaud, du haut des murs, fait sonner le cor pour avertir ses troupes. Au premier signal, les remparts furent couverts de soldats, ils attendirent les Français qui s'élancèrent dans les fossés, et plantèrent leurs échelles sans obstacle ; mais dès que les assiégés les virent prêts à monter, ils firent tomber sur eux une pluie d'huile bouillante et de poix fondue, et d'énormes rochers qui brisaient les échelles. Il n'y avait pas une heure que l'assaut était commencé, mais le roi craignant de perdre les troupes qu'il y avait envoyées, fit sonner la retraite : il se borna à tenir la ville bloquée, jurant qu'il ne leverait le siége que lorsqu'il aurait affamé et pris le château, ou que les assiégés se rendraient à discrétion.

Bientôt la faim se fit sentir ; elle augmenta tous les jours, et les progrès en devinrent terribles. On eut recours à toutes les ressources que la nécessité cruelle fait imaginer. On mangea les animaux de toute espèce, les infectes les plus révoltants ; on dépeuilla les arbres et les ronces ; on arracha les racines les plus sauvages ; les habitants n'étaient plus que des squelettes défigurés, sans courage et sans vigueur ; ils n'avaient de force que pour s'arracher les uns les autres quelques aliments empestés ; la mort les moissonnait par centaines, et plusieurs expiraient en dévorant les cadavres de leurs père et de leurs amis. Les che-

vaux avaient été la pâture de leurs maîtres; il ne restait que ceux des quatre fils d'Aymon. Au milieu de la calamité publique, quelques-uns, mourant de faim, demandaient à se rendre. « Citoyens, leur dit Renaud, je suis prêt à sauver votre vie aux dépens de la mienne; mais songez que si nous nous rendons, le roi ne me fera point périr seul. » Alors ils s'écrièrent tous, autant que leurs voix faibles et lugubres purent se faire entendre: « Mourons, mourons tous avec les fils d'Aymon, plutôt que de souffrir qu'ils se rendent! »

Le duc Aymon fut indigné de la dureté de Charlemagne; il combattait contre ses quatre fils, et il était resté fidèle à son souverain contre son propre sang. Il alla supplier Charles d'avoir pitié de ses malheureux enfants; mais Charles n'eut aucun égard à ses prières, et comme il vit que les pairs étonnés se regardaient entre eux, il ordonna qu'on fît des machines pour abattre la grande tour.

Les catapultes jetèrent nuit et jour de grosses pierres qui ravagèrent la ville et écrasèrent quantité d'habitants: ils souffraient ces maux plus patiemment que la famine. Renaud, outre ses propres maux, avait à supporter ceux de sa famille, de ses troupes, et des habitants de Montauban; Yolande, avec une tranquillité apparente, essayait de le consoler.

Cependant, toutes les ressources étant épuisées,

Richard fut d'avis qu'on demandât à capituler. « Ah! répondit Renaud, ne désespérons point du ciel, dans les circonstances malheureuses où nous nous trouvons : un jour a souvent produit de grands changements. » On avait creusé dans divers lieux de la ville des fosses profondes, où l'on jetait ceux dont la faim avait terminé les jours; là, des malheureux sans force expiraient sous le poids des cadavres qu'ils portaient, et rendaient à côté d'eux leur dernier soupir; ici, des créatures humaines déterraient et disputaient aux vers, des chairs infectes et livides; on les faisait cuire, on les préparait comme les chairs des animaux, et ces abominables aliments ne servaient qu'à mettre dans le sang de ceux qui s'en nourrissaient, un nouveau ferment qui rendait leur fièvre plus dévorante.

Dans cette affreuse extrémité, Charlemagne crut qu'en donnant un assaut à la ville, il s'en rendrait facilement le maître. Il fit marcher l'élite de l'armée, mais comme si le désespoir, ou plutôt l'espérance de trouver sur les remparts une mort qui terminât leurs souffrances en les couvrant de gloire eût ranimé leurs forcec, les Gascons firent pleuvoir sur les assiégeants une si grande quantité de pierres et de feux qu'ils les contraignirent de se retirer.

Au moment où Renaud, perdant tout espoir,

avait projeté de s'enfermer dans la citadelle et d'y mettre le feu, en laissant aux habitants la liberté de se rendre, un vieillard se préseute et lui dit: « Il est impossible de sauver cette malheureuse ville : le moment est venu d'abandonner Montauban... Mais nous pouvons en sortir sans que le roi puisse l'empêcher. Votre château est construit sur les ruines d'une ancienne citadelle; au-dessous d'une des tourelles du rempart, un caveau communique à un souterrain qui conduit jusqu'au bois de la Serpente: mais l'ouverture du caveau est si artistement fermée, que si je ne savais pas moi-même l'endroit qu'il faut creuser, quand même je serais prevenu qu'il y a une ouverture, je la chercherais en vain. » Renaud se fit guider par le vieillard, et quand la terre fut ôtée, on trouva le caveau, et ensuite le souterrain. Renaud assembla tous les habitants, leur fit prendre des torches enflammées, charger les plus robustes de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans Montauban, et les conduisit à la caverne Ils avaient déjà fait une partie du chemin, lorsque Renaud se rappelant le roi Yon qui était malade, retourna pour le chercher, ne voulant point le laisser tomber entre les mains de Charlemagne et avoir sa mort à se reprocher. « Ah! mon frère, lui dit Richard, le traître n'a que trop vécu. — Il est coupable et malheureux, répliqua Renaud, et

l'état déplorable où nous sommes ne doit-il pas seul nous inspirer de la pitié pour ceux qui souffrent? » En disant ces mots, il partit, recommanda à Richard de veiller sur sa troupe et ne tarda pas à ramener le roi d'Aquitaine.

Au point du jour, ils trouvèrent l'issue de la caverne, et le vieillard leur fit reconnaître l'endroit du bois de la Serpente où ils étaient. Renaud se ressouvint qu'il n'était pas éloigné du bois d'Arsène, vieux solitaire, autrefois chevalier. Il proposa à ses frères d'aller le voir en attendant la nuit pour entrer à Dordogne. Ils y consentirent, mais en ce moment un spectacle affligeant leur arracha des larmes. Leur troupe, en voyant de l'herbe fraîche, ne put s'empêcher de la brouter et de s'écarter dans le bois malgré les représentations de Renaud, qui les assurait que bientôt ils auraient des secours.

Lorsque le saint homme reconnut Renaud, il courut l'embrasser, et leur fit à tous l'accueil le plus touchant. Renaud lui dit en peu de mots l'excès de leur misère: Arsène eut bien voulu apaiser la faim à toute la troupe, mais ses provisions n'étaient pas considérables. On aperçut sur une hauteur des bergers conduisant des moutons, Richard en acheta dix. Tandis que les uns les tuaient et les écorchaient, les autres formaient des trous dans la terre et y allumaient du feu;

Arsène ramassa des racines, et les fit cuire comme il put dans les casques des cavaliers. Quand tout fut prêt, le bon hermite les empêcha de manger avec trop d'avidité, et de surcharger de trop d'aliments leurs estomacs affaiblis ; il commença par leur faire prendre des mets liquides et humectants; il leur distribua des viandes en petite quantité, et les conduisit si bien qu'aucun ne succomba.

Pendant le reste de la journée, les fils d'Aymon, Yolande et ses fils, et le roi d'Aquitaine racontèrent à l'hermite les maux qu'ils avaient endurés pendant le siége de Montauhan, et donnèrent des larmes amères à ceux que la faim avait enlevés : quand la nuit fut venue, ils prirent congé d'Arsène et se remirent en marche : Richar avec un détachement les devança pour annoncer leur arrivée. Aussitôt les habitants de Dordogne sortirent tous, et vinrent au-devant de Renaud, et le conduisirent à la forteresse. Le reste de la nuit se passa en réjouissances, et le lendemain Renaud recut la foi et hommage de tous les barons et chevaliers du pays.

Huit jours s'étaient passés sans que Charlemagne eut vu paraître personne sur les murs de Montauban. Il fit le tour des remparts qui étaient déserts ; il pensa que les assiégés avaient mieux aimé mourir tous de faim que de se rendre.

Pour s'en assurer, il fit avancer des troupes, on battit les murs, et personne ne les défendit. Alors ne doutant plus que la mort n'eût tout moissonné, on dressa l'échelle la plus haute contre le mur, et Roland monta suivi d'Oger, d'Olivier et de Naimes. Ils ne virent partout qu'une solitude : l'odeur la plus infecte s'exhalait des fosses remplies de cadavres : un silence que le cri du plus petit insecte n'interrompait point, imprimaient aux chevaliers une terreur involontaire : ils entrèrent dans quelques maisons et virent des débris de membres humains à demi-cuits, qui paraissaient avoir été dévorés ; ils détournèrent leurs regards de cet horrible spectacle, et se hâtèrent d'aller ouvrir les portes au roi : il fit chercher partout les restes des fils d'Aymon, car il ne doutait plus qu'ils n'eussent péri.

Renaud averti que Charles était dans Montauban, voulait aller l'assiéger à son tour, tandis qu'il se livrait à une fausse sécurité. Il eût pu le surprendre, mais Yolande s'opposa à son projet en lui rappelant qu'il avait juré de se défendre contre Charlemagne et de ne l'attaquer jamais.

Les pairs se félicitaient en secret de la fuite des fils d'Aymon, lorsqu'un des espions que Charlemagne avait envoyés à la découverte des fils d'Aymon, lui rapporta qu'il les avait vus à Dordogne,

et qu'ils avaient déjà rassemblé une armée formidable.

Le roi irrité de ses mauvais succès, résolut d'aller assiéger Dordogne ; le camp fut levé et l'armée arriva en deux jours à Montorgueil ; d'où l'on aperçoit les clochers de Dordogne. Renaud averti de l'arrivée des troupes, ne jugea pas à propos de se laisser assiéger comme à Montauban, mais d'attaquer le premier ; il fait sonner le cor, tout s'arme, on sort de la ville en bon ordre. Renaud fait sentir à son armée qu'elle avait non-seulement à se venger des maux qu'ils avaient essuyés à Montauban, mais à satisfaire la vengeance de leurs concitoyens, de leurs parents, de leurs amis.

Lorsque Renaud fut à portée, il suspendit un moment sa marche, voulant encore parler au roi et lui demander la paix. Mais celui-ci, plus irrité que jamais, rejeta sa prière avec dédain, et ordonna à ses gens de l'attaquer. Renaud indigné pousse Bayard, tombe sur un chevalier trop prompt à obéir aux ordres du roi, le frappe dans la poitrine, et le fait rouler aux pieds de Charles où il expire.

Charles excitait ses troupes du geste et de la voix, et Naimes portait l'oriflamme.

Renaud se jeta dans la mêlée : il crie *Dordogne!* rallie ses gens et leur promet le gain de la bataille:

A la voix de Renaud, ses frères réunirent leurs forces, et la mort volait autour d'eux. Des esca-

drons entiers venaient les choquer et disparaissaient pour ne se rallier jamais. Charlemagne fut sur le point d'être entouré; mais secouru à temps par Roland, il ordonna à ses pairs de faire sonner la retraite. Richard de Normandie voulant venger l'honneur des Français, harcela Renaud, jusqu'aux portes de Dordogne sans cependant pouvoir jamais l'entamer. Renaud, prêt à entrer, fait filer les premières bandes; ensuite, par un mouvement simulé de terreur, il précipite sa retraite. L'imprudent duc de Normandie le suit jusque dans la ville. Lorsqu'il y est engagé, Renaud fait masquer la porte par ses 300 hommes, et Richard avec une centaine de Français sont forcés de mettre bas les armes.

Charlemagne, instruit de cette catastrophe, résolut d'en tirer vengeance.

Pendant le temps que le vaillant Renaud disposait tout pour une résistance vigoureuse, un autre soin vint l'occuper. Le roi d'Aquitaine avait abdiqué la couronne en faveur de ses fils, et, quoiqu'il eût pu se retirer dans ses anciens Etats, il avait mieux aimé partager les disgrâces de Renaud et de ses frères. Consumé de remords, il fut attaqué d'une maladie violente; il demanda pardon aux fils d'Aymon des maux qu'il leur avait causés, confirma à Renaud la donation de la ville

et du château de Montauban et de celui de Dordogne, recommanda la famille d'Aymon au roi son fils, et rendit son dernier soupir dans les bras de Renaud, qui le pleura comme son ami, et lui fit faire des funérailles convenables pour un roi.

Maugis avait pris possession de son hermitage; une nuit qu'il s'était endormi après une longue méditation, il songea qu'il avait été transporté à Montauban, et crut voir Renaud aux prises avec Roland et Charlemagne, qui l'abattaient et le chargeaient de fer. Maugis alarmé, s'éveille, part pour aller au secours de Renaud, traverse la forêt, et rencontre dans un lieu écarté deux marchands qui faisaient retentir la forêt de leurs cris: il leur demande ce qui les faisait ainsi gémir. « Hélas! dirent-ils, des voleurs viennent de nous enlever toutes nos marchandises et tout l'argent que nous avions; voyez sous ces arbres un de nos compagnons qu'ils ont blessé. « Maugis, touché de leurs plaintes, leur dit de venir avec lui, qu'il parlerait aux voleurs, et les engagerait à rendre ce qu'ils avaient pris, et qu'au pis aller, s'ils s'obstinaient à refuser, il saurait bien les y forcer à coups de bourdon. Les marchands crurent avoir affaire à un fou, et regardant Maugis avec pitié: « Mon ami, lui dit un des marchands, passe ton chemin, et, par tes extravagances, ne va pas encore les attirer sur nous; l'autre, de plus mauvaise humeur, le

menaça.—Tu as tort, lui dit Maugis, de menacer qui veut te rendre service, mais enfin je ne puis vous faire du bien malgré vous; c'est votre faute, adieu. » Maugis les quitta, et malgré leur brutalité, il ne fut pas moins touché de leur état : il suivit la trace des voleurs, les rencontra, et après leur avoir exposé l'état pitoyable dans lequel ils avaient mis les pauvres marchands, il les engagea à leur restituer leur argent. « Bon homme, lui dirent-ils, tu t'es chargé là d'une assez mauvaise commission, et nous pouvons t'assurer que tu n'en viendras pas à ton honneur. — Pourquoi pas, dit Maugis, il ne faut jurer de rien. » Les voleurs se mirent à rire. « Messieurs, ajouta Maugis, je vous ai parlé poliment, et vous auriez dû me répondre de même; mais je veux bien, à cause de votre profession, ne pas faire attention à cela, pourvu toutefois que vous rendiez à ces malheureux ce que vous leur avez pris.—Ecoute, gueux, lui dit le chef des voleurs, tu devrais t'apercevoir que tu nous importunes. — Cela se peut, répondit Maugis, on importune presque toujours quand on veut ramener à leur devoir ceux qui s'en sont écartés : c'est dans l'ordre. — Attends, dit le chef en prenant un bâton et le levant sur Maugis, voici peut-être un moyen de t'imposer silence » Maugis recule, saisit son bourdon à deux mains, et l'en frappe si rudement sur la tête qu'il

l'étend mort à ses pieds. Les autres voleurs s'élancent sur Maugis ; il ne fait qu'un saut en arrière, ses yeux s'enflamment, et cet homme qui, un moment auparavant, paraissait faible et exténué, prit l'air le plus terrible : armé de son seul bourdon, il écarte les voleurs, les fatigue, leur porte mille coups et les met en sang. « Rendez-vous, leur dit-il, vils scélérats, ou craignez le sort de votre chef. » Les voleurs espérant l'accabler sous le nombre, se réunissent pour l'envelopper, Maugis les écarte encore à mesure qu'ils approchent, il les terrasse et les tue : lorsqu'il n'en resta plus que deux, ils voulurent prendre la fuite ; mais il les arrêta, appela les marchands, qui accoururent et lui témoignèrent leur reconnaissance et leur repentir. « Ce n'est pas de quoi il s'agit, leur dit-il, je ne m'embarrasse pas plus de votre reconnaissance que de vos injures ; il vous faut une justice entière et vous l'aurez. Reprenez d'abord vos marchandises et votre argent ; mais ce n'est pas encore assez : il y a là-bas un homme blessé, il lui en coûtera pour se guérir. » Il évalua les frais et les fit payer aux voleurs, en leur faisant jurer que dès ce moment ils renonceraient à leurs brigandages. Les marchands étaient à ses pieds. « Levez-vous, mes amis, leur dit-il, soyez une autre fois plus honnêtes envers les hermites. » Il leur demanda alors des nouvelles de Charlemagne

et des fils d'Aymon. « Mon père, lui dirent-ils, le roi a pris Montauban par famine ; mais les fils d'Aymon ont trouvé, dans le château, une secrète issue qui les a conduits à Dordogne ; Charlemagne est allé les y assiéger encore, et ne veut entendre aucune proposition. »

Maugis, à ces nouvelles, prit congé des marchands et s'achemina vers Dordogne ; en approchant du camp, il prit la figure d'un vieux chevalier accablé de misère et d'infirmités, et s'avança appuyé sur son bourdon. Les archers disaient en le voyant : « Il faudrait beaucoup de tels paladins pour venir à bout de Dordogne ? » Maugis ne repondit rien, et passa devant la tente de Pinabel, qui lui cria en riant : « Chevalier, venez-vous rompre une lance contre Roland ? » Maugis piqué lui dit : « Il ne m'a pas insulté ; mais si tu veux, j'en romprai une contre toi, qui as eu l'insolence d'outrager un vieillard. » Pinabel en fureur, saisit un piquet de sa tente et voulut frapper Maugis; mais Oger les sépara : « Il m'a insulté, dit le vieillard. — Il a eu l'audace de me défier, dit Pinabel. » Oger le blâma et lui dit : « Selon les lois de la chevalerie, vous devez à cet étranger une réparation. — Je n'en veux pas, répliqua le vieux chevalier, je veux me battre avec lui, ou dire qu'il est un lâche. » Cette affaire fut portée à Charlemagne ; il les fit comparaître. L'inconnu se dit chevalier normand,

revanant depuis peu de Jérusalem, où il avait vu Maugis qui marchandait de jeunes esclaves pour le soudan d'Egypte son maître. Le soudan! s'écria le roi. « Hélas! oui, dit le vieillard; il a été fait prisonnier. Le soudan lui a proposé d'être empâlé ou de renoncer à sa religion. Maugis, qui l'eût dit? a eu la lâcheté de préférer ce dernier parti, et il est dans le sérail; mais que m'importe Maugis? Sire, il s'agit de mon injure; ce discourtois chevalier m'a insulté, je l'ai défié, et plus lâche que Maugis, il est tombé sur moi un bâton à la main. — Pinabel a tort, mais vieux et infirme comment vous défendrez-vous? — Sire, je ne suis paralysé que de la moitié du corps; je me battrai de l'autre, et c'est assez pour un rival tel que ce chevalier. »

Pinabel rougissait; il n'osait ni accepter, ni refuser; il ne voyait pas plus de gloire d'un côté que de l'autre. Enfin le vieux chevalier menaca Pinabel, et Charlemagne ordonna le combat. Pinabel prend son épée et veut fondre sur le chevalier, qui, profitant du temps, et sans autre arme que son bourdon, en donne un si terrible coup sur le poignet de son adversaire qu'il le désarme; d'un second coup il le frappe si rudement dans la poitrine, que Pinabel, tout étourdi, va tomber aux pieds de Charlemagne. Le vieux chevalier, sans lui donner le temps de se relever, lui

met le genou sur la gorge, et tenant, de la seule main qui paraît libre, son bourdon levé sur le visage du vaincu, menace de l'écraser s'il ne se rend. Pinabel demanda grâce, et le chevalier, en le remettant dans les mains de Charlemagne, lui conseilla d'être plus circonspect à l'avenir.

Le roi étonné fit l'accueil le plus honorable au vieux chevalier, qui le pria de lui permettre de voir le camp, avant qu'il aillât à Dordogne, faire rougir les fils d'Aymon de leur amitié pour Maugis. Charles lui laissa toute liberté. Maugis, en parcourant le camp, aperçut Pinabel dans sa tente et y entra; Pinabel ordonne à ses écuyers de se saisir de cet homme; mais Maugis, par son art, les plonge dans un profond sommeil. Pinabel les croyant morts a une seconde fois la lâcheté de demander grâce. « Je te l'accorde, dit le chevalier, tu n'es pas digne que je te tue; mais le ciel a fixé ce jour pour le dernier de ta vie; tu ne douteras pas de ma prédiction quand tu sauras qui je suis: reconnais Maugis. » En ce moment Maugis reprit ses véritables habits; puis redevenant vieux et éclopé, il s'éloigne. Pinabel voulut appeler du secours, mais une langueur qu'il prit pour les avant-coureurs de la mort, un sommeil qu'il crut être le dernier, s'emparèrent tout-à-coup de ses sens; ce malheureux, qui n'avait que la force de pleurer, lutta quelque temps contre son assoupis-

sement et y succomba, croyant rendre le dernier soupir.

Cependant Maugis sortit du camp et prit le chemin de Dordogne, où il entra sous sa figure d'hermite ; il alla au palais et s'appuya contre un pilier. Le maître d'hôtel, voyant un malheureux, lui fit apporter quelques aliments. Renaud le regardait avec intérêt, et croyant retrouver dans ses traits quelque chose des traits de Maugis, il lui demanda qui il était? Maugis ne pouvant se cacher plus longtemps : « C'est lui-même, dit-il, en l'embrassant ; c'est Maugis qui pleure de joie de vous revoir! » Renaud le pria de quitter ses haillons, de prendre d'autres habits, et de venir vivre avec ses cousins. « Non, Renaud, lui dit Maugis, j'ai fait vœu de vivre dans la solitude et la pauvreté : je n'en avais jamais connu les avantages ; une vie obscure et tranquille et le témoignage d'une conscience pure, sont au-dessus de la fortune des rois ; les vastes Etats, des royaumes conquis et ajoutés à leurs royaumes, rien ne suffit à leur ambition, et tandis que le pauvre est content avec un peu de pain, de l'eau pure et quelques racines, qu'un travail modéré lui procure tout ce qui est nécessaire à sa subsistance, le monde ravagé ne peut assouvir la faim des rois. »

Renaud, transporté de plaisir, appela ses frères

et sa famille; tous l'entourèrent en versant des larmes de tendresse.

Mais que cette joie fut courte; Yolande le priait de changer d'habits : « Non, lui dit Maugis, faites-moi donner un bourdon de nœuds d'épines et je pars; ma retraite importe à votre sûreté, jamais Charles ne consentira à la paix, s'il sait que je suis auprès de vous. J'ai fait vœu d'aller à Jérusalem et d'y passer trois ans; je viendrai vous voir avant mon départ et à mon retour; mais je veux finir mes jours dans mon hermitage. »

Le jour de son départ arrivé, Maugis, qui ne voulait prendre congé de personne, sortit du palais avant l'aurore, et livré à ses rêveries, il ne s'apperçut qu'il approchait du camp de Charlemagne, qu'aux plaisanteries d'une garde avancée, qui s'écria : « Voici l'hermite de l'autre jour; mais un soldat plus brutal, en le regardant sous le nez, s'avisa de dire qu'il fallait se méfier des moines; que cet hermite pourrait bien être le magicien Maugis. — Quelle folie! reprit un vieux cavalier, ne voyez-vous pas que cet homme a cent ans passés et qu'il est paralytique? Dailleurs, il est couvert de médailles bénites, et ne savez-vous pas qu'il ne faut qu'une médaille de Rome pour empêcher tous les sortiléges du monde? »

Comme le vieux cavalier parlait ainsi, le convoi



de Pinabel, qu'on croyoit mort et qu'on portait au tombeau, passa. Maugis s'approcha du vieux soldat et lui demanda quel était le chevalier mort. « C'était, lui dit-il, un favori du roi, un méchant homme que Dieu a puni de ses crimes, et qu'on a trouvé mort subitement. Il n'est pas mort, reprit l'hermite, il n'est qu'enchanté, comme ces deux autres qu'on porte sans doute aussi au tombeau, ils dorment; voulez-vous que je les réveille? Je serais assez curieux de voir un désanchantement, reprit le Soldat; mais comment avez-vous le pouvoir de l'opérer? Il consiste, comme vous l'avez très bien observé, dans cette médaille. » Maugis, qui savait le moment où le charme devait finir, donna une médaille au cavalier. « Si vous voulez en faire l'essai, accompagnez le convoi, et dans deux heures d'ici, quand on sera prêt à les mettre dans le tombeau, appliquez seulement un demi-quart-d'heure la médaille sur le front de chacun des ensorcelés, et vous les verrez revenir peu-à-peu. » Le cavalier remercia l'hermite, et ne se vanta pas du présent qu'il lui avait fait, pour se ménager le plaisir de surprendre ses camarades.

CHAPITRE III.

Charlemagne supportait avec regret l'absence de Richard de Normandie; il se plaignait aux pairs de la déloyauté de Renaud qui le retenait. « Sire, lui dit Roland, ce qui me surprend le plus, c'est votre étonnement même, et sur quoi vous seriez-vous flatté que Renaud serait, je ne dis pas assez généreux, mais assez inconsidéré pour vous renvoyer son prisonnier? Souvenez-vous de sa courtoisie, lorsqu'étant en son pouvoir, dans

Montauban, il vous renvoya sans rançon, sans aucune condition, sur Bayard, son propre cheval, qu'il vous confia, vous laissant toute liberté de lui faire la guerre ou de lui accorder la paix? Au lieu de lui tenir compte de sa magnanimité, vous n'avez usé de votre liberté que pour le bloquer dans son château et le faire mourir de faim, lui et sa famille. Le ciel, qui le protége visiblement, lui ouvre un chemin, il échappe à vos fureurs, il vous épargne un crime, et vous le poursuivez dans son dernier asyle, il est assez heureux encore pour vous enlever un de vos plus vaillants chevalliers, prêt à le prendre, pour vous être livré, et vous voudriez qu'il vous le rendît! Sire, si Renaud ne l'a pas fait mourir, c'est un excès de bonté qui n'a point d'exemple; mais je le regarderais comme le plus insensé des hommes, s'il vous rendait un ôtage de la paix qu'il désire, avant qu'elle fût conclue.» Charlemagne, ayant été ébranlé par ce discours, ordonna à Naimes, Oger et à l'archevêque Turpin, d'aller offrir la paix à Renaud, sous la condition de rendre et de livrer Maugis. «Sire, répondit Naimes, ce serait inutile, depuis deux ans Maugis s'est éloigné de ses cousins, pour ôter tout obstacle à la paix.»

«C'est une imposture, s'écria Pinabel qui venait d'être désanchanté.» Il raconta tout ce qui lui était arrivé dans sa tente avec le Chevalier pa-

ralytique. Roland lui soutint que la honte d'avoir été vaincu par un chevalier invalide, lui faisait supposer ces mensonges ; mais les funérailles de Pinabel et de ses écuyers, et le désanchantement occasionné par la médaille, le justifièrent dans l'esprit de Charlemagne.

« Quoi qu'il en soit, reprit le roi, portez mes propositions à Renaud. »

Les barons obéirent ; ils furent introduits dans la ville, portant chacun une branche d'olivier en signe de paix. Renaud leur fit l'accueil le plus favorable, et Naimes lui exposa les propositions du roi.

Renaud répondit : « Charlemagne sait que Maugis s'est séparé de nous, et que quand il serait en mon pouvoir, je ne le livrerais jamais. Il me fait demander Richard de Normandie, qui, pour me livrer à lui, a eu la témérité de me poursuivre jusques dans Dordogne ; mais tout ce qui s'est passé, depuis le siége de Montauban, m'a appris à être inexorable, et je traiterai comme espions, chevaliers ou autres, lorsqu'ils n'auront à me faire que de semblables propositions. »

Les pairs, étonnés d'entendre Renaud répondre avec une fierté qu'il n'avait jamais montrée, ne doutèrent point que sa patience ne se fût lassée. Ils retournèrent vers le roi, et Roland après après lui avoir rendu la réponse de Renaud, ajouta : « Sire,

la patience et la douceur ont leur terme. Celui qui sait se maîtriser, le franchit rarement ; mais quand une fois il s'abandonne à son ressentiment, ses excès son plus à craindre que celui de l'homme impétueux qui ne connaît pas la modération. Votre inflexible sévérité, Sire, a forcé le plus doux des hommes à écouter un courroux trop long temps retenu, et dont le malheureux Richard sera peut-être la victime. »

Le roi était indécis ; Pinabel le vit prêt à renvoyer Oger et Roland vers Renand ; mais, profitant de l'ascendant qu'il avait sur son maître. « Rolland, dit-il, vous seriez-vous flatté de jeter, par vos craintes, feintes ou véritables, l'alarme dans le cœur de votre roi ? Si Renaud, au milieu des combats, est tombé aux pieds de son maître, pour obtenir la paix, comment pouvez-vous croire qu'aujourd'hui il veuille s'exposer, par le supplice de Richard, à la plus terrible des vengeances ? »

Charlemagne approuva l'avis de Pinabel, parce qu'il était conforme à ses désirs et à ses vues, et il ajouta que si Renaud faisait le moindre outrage au duc de Normandie, il exterminerait et Renaud et ses enfants, ses frères, son père, jusqu'au dernier de sa race ; il chargea Naimes de porter cette réponse à Renaud ; mais celui-ci déclina respectueusement cette mission qui lui paraissait sans aucune chance de succès.

Cependant Renaud avait assemblé ses frères pour délibérer sur le sort de Richard de Normandie ; ils furent d'avis de lui faire subir le supplice auquel Charles avait condamné Richard, leur frère. Renaud ne prononça point, mais il ordonna qu'on élevât un gibet au-dessus de la grande tour qui dominait le camp de Charlemagne. Aussitôt que Roland l'apperçut, il courut en avertir le roi. « Sire, lui dit-il, voilà donc la récompense de tous les services que Richard vous a rendus : il ne dépendait que de vous de le sauver, et vous aimez mieux l'abandonner que de pardonner aux fils d'Aymon ! Certes, Sire, c'est un puissant encouragement pour vos serviteurs. »

Charlemagne sourit de ses plaintes. « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que tout cet appareil n'est qu'un vain épouvantail, pour me forcer à faire la paix ? Je ne crains rien pour Richard. »

Renaud ayant commandé à dix cavaliers de conduire le duc au supplice. Ils le trouvèrent qui jouait dans ce moment une partie d'échecs avec le jeune Yon ; il vit approcher les satellites, et leur demanda froidement ce qu'ils voulaient : il lui répondirent, d'un ton respectueux, qu'ils étaient fâchés des ordres dont ils étaient chargés et que c'était avec le plus grand regret qu'il les exécutaient. « Quels sont ces ordres, interrompit brusquement Richard ? Monseigneur, lui dirent-ils,

nous avons la triste commission de vous conduire au supplice. » Richard les regarda avec mépris et continua sa partie. Les gardes attendirent encore quelque temps ; mais voyant que Richard ne faisait aucune attention à eux. « Monseigneur, reprirent-ils, il est temps de marcher ; il n'y a point de grâce à espérer. » Richard, sans faire semblant de les entendre, continua son jeu. Enfin les gardes s'étant avisés de vouloir l'enlever de force, Richard se lève, et à grands coups de son échiquier, qui était d'ivoire, il en étend quatre morts à ses pieds, tandis que les autres prennent la fuite ; ensuite il revint à Yon : « Raccommodons notre jeu, lui dit il tranquillement ; ces malheureux, qui sans doute étaient ivres, l'ont un peu dérangé, ma mémoire y suppléera : vous aviez perdu un cavalier, et moi un fou ; il vous restait quatre pions et à moi six ; votre roi était là, et ma tour ici. » Le jeune Yon tremblait et n'osait rien dire. Tout en raccommodant son jeu, Richard appelle son écuyer et lui dit froidement : « Faites jeter par la fenêtre ces coquins qui venaient m'étourdir et que j'ai tués. » L'écuyer, avec le secours d'un domestique. les jeta l'un après l'autre dans la cour du château. Alard, qui attendait sur la tour qu'on amenât Richard, fut bien étonné, lorsqu'il vit voler par les fenêtres de son prisonnier, les gardes qu'il lui avait envoyés : il courut en avertir Renaud, qui

compris bien qu'il en coûterait beaucoup avant qu'on pût se saisir du duc de Normandie; ceux qui avaient fui, vinrent tout tremblants encore, implorer le secours de leur maître. Renaud passa dans l'appartement de Richard et lui demanda pourquoi il avait tué ses gens. » Il est vrai, répondit Richard, que tandis que je jouais avec votre fils, il est venu ici douze coquins; ils m'ont tenu de votre part des propos insolents, auxquels je n'ai d'abord fait aucune attention; mais ensuite, en assurant toujours que c'était par vos ordres, ils ont eu l'audace de vouloir se saisir de moi pour me conduire, ont-ils dit, au supplice; je suis tombé sur eux à grands coups d'échiquier, j'en ai tué quelques-uns, et les autres ont pris la fuite comme des lâches. Si vous étiez mon prisonnier, comme je suis le vôtre, j'empêcherais mes gens de vous faire de pareilles outrages. — Mon cher Richard, lui dit Renaud, il n'est plus question de courtoisie : je sais tout ce que se doivent de braves chevaliers; mais Charlemagne m'a avili, et vous portagez les torts de Charlemagne; quand Richard, mon frère, fut entre ses mains, et qu'il le condamna au gibet, il le fit garder dans une prison obscure; il le chargea de chaînes, comme un vil criminel; je n'ai rien fait de tout cela à votre égard. C'est contre mon intention qu'on a usé de violence; mais aussi auriez-vous dû peut-



être marquer moins de hauteur, et ne pas donner la mort à des malheureux qui ne faisaient qu'obéir. — Mais Renaud, reprit Richard, ne suis-je pas aussi un serviteur de Charles, qui a fait serment de lui obéir en tout. »

Richard, ne perdons pas le temps en des discours inutiles; je veux bien vous donner encore celui de solliciter ma paix auprès de lui; mais s'y vous n'y parvenez pas, il faut vous résoudre à mourir. Renaud, reprit Richard, je connais si bien le fond de ton cœur, je crains si peu tes menaces, que je me livre à toi sans réserve, et que, sans qu'il soit besoin d'autres gardes que de moi-même, je vais me rendre au lieu de mon supplice. » En effet, il s'y rendit. Renaud avait ordonné un appareil imposant; il se fit ensuite accompagner à la tour par un cortége nombreux, et dit à Richard : « Il est encore temps de vous dérober à la honte. Voici deux partis que je vous propose : abandonnez le roi et vous unissez à moi; ou bien faites ma paix avec lui. — J'ai juré, répondit Richard, foi et hommage à Charlemagne; il est mon souverain, et la crainte de mille morts ne me ferait point changer. Quand à la paix que vous demandez, personne ne la désire plus que moi, mais je ne l'exciterai point à se parjurer; cependant comme je connais son

amitié pour ses pairs, donnez-moi un hérault que je puisse lui envoyer. »

Renaud appela un hérault, à qui Richard dit : « Allez vers Charlemagne, dites-lui que vous m'avez parlé au pied d'un infâme gibet, où j'étais prêt à monter, et que s'il ne consent à la paix que Renaud lui demande, il va m'y faire attacher. Vous direz aussi à Roland et aux autres pairs, de représenter à Charlemagne la honte qui rejaillirait de mon supplice sur eux et sur lui. »

Le hérault exécuta fidèlement sa commission, et rapporta mot à mot ce que Richard lui avait dit. Alors Roland, Naimes, Oger, Turpin et tous les pais, se jetèrent aux genoux du roi. « Sire, lui dirent-ils, sauvez à la fois, et Richard de normandie, et les fils d'Aymon, et vous-même. » Charlemagne fut inflexible. Le hérault demanda son congé ; mais Roland l'arrêta et lui dit : « Tu peux assurer Richard de Normandie et les fils d'Aymon, que tu as laissé les pairs disposés à quitter le service d'un prince, qui, dans l'occasion, n'aurait pas plus de pitié de nous qu'il n'en a de Richard. » Alors tous se levèrent en pleurant : l'archevêque Turpin, qui restait seul, dit à Charlemagne : « Sire, c'est avec regret que je vous quitte ; mais je ne pourrais sans honte me séparer des douze pairs, leur démarche fût-elle condamnable, j'aime encore mieux être blâmé

avec eux, que de les trahir par une lâche désertion. » Ils sortirent tous; ils allèrent à leurs tentes et les firent abattre; puis ils rassemblèrent leurs gens, et les conduisirent hors du camp. L'armée de Charles se trouva diminuée de moitié : ce qui resta frémit, en voyant partir tous les chevaliers, excepté quelques gentilshommes, le traître Ganelon et le perfide Pinabel.

Le héro rapporta tout à Renaud, et Richard sentit combien peu il fallait compter sur l'amitié des rois, puisque Charlemagne l'abandonnait dans une circonstance, où il s'agissait de lui sauver l'honneur et la vie. « C'en est assez, s'écria Renaud, et il courut aussitôt embrasser Richard. Mon cousin, lui dit-il, je ne vous demande point pardon du mal que j'ai paru disposé à vous faire, car vous étiez bien assuré, et Charles m'en est que trop persuadé, que mon intention n'a jamais été de vous faire mourir. Quelqu'outrage que Charles m'ait fait, son exemple ne doit point séduire un cœur noble et généreux; toutefois cette apparence de rigueur et d'inflexibilité à votre égard, a produit sur les douze pairs un effet qui doit me justifier à vos yeux. »

Renaud renvoya le héro vers les douze pairs, pour annoncer qu'en leur considération, il avait fait grâce à Richard, et, de leur côté, les pairs firent assurer Renaud qu'il ne rentreraient au



service de Charles, que lorsqu'il aurait fait sa paix avec les fils d'Aymon.

Cependant les douze pairs réunis hors du camp avaient pris congé les uns des autres, et leur résolution faisait réfléchir Charlemagne; il fit appeler Pinabel, dont il commençait à se méfier, et lui témoigna ses craintes et ses regrets. « Sire, lui dit le lâche flatteur, je suis étonné de vos alarmes; n'êtes-vous pas assez grand par vous-même? Eh! que vous importe que vos barons restent ou s'en aillent? Quelle que soit l'affection des peuples pour le souverain; qu'ils le craignent ou qu'ils l'aiment, pourvu qu'ils lui obéissent, peu importe. Sont-ce les rois qui sont faits pour les peuples, ou les peuples pour les rois?...

Charlemagne, enfin révolté de sentiments si bas, interrompit le lâche adulateur : « Traître, lui dit-il, cent fois plus digne de ma haine que Renaud et Maugis, porte loin de moi tes discours empoisonnés. C'est toi, infâme, qui m'as engagé dans des démarches sur lesquelles tu t'es imaginé que ma grandeur compromise, ou une fausse honte m'empêcherait de revenir. La honte consiste à persister dans l'injustice, et non à la réparer. Cent mille ennemis sont moins redoutables pour un souverain, qu'un courtisan dont il ne se méfie pas. »

A ces mots, Charlemagne ordonne à un de ses officiers de conduire Pinabel, pieds et mains liés, vers les douze pairs. « Dites-leur, ajouta t-il, que je leur envoie le traître qui, par ses conseils, n'a cessé de m'irriter contr'eux et contre la famille d'Aymon ; je les laisse les maîtres de sa punition ; mais qu'ils reviennent me donner des conseils plus salutaires, je suis prêt à les écouter. »

CHAPITRE V.

Les douze pairs, après avoir délibéré ensemble, se décidèrent à reprendre le chemin du camp; mais auparavant, ils firent partir Pinabel sous bonne garde pour Dordogne, en annonçant à Renaud qu'ils le laissaient maître de disposer à son gré du traître que Charles leur avait abandonné, et dont les funestes conseils avaient empêché que les divisions eussent un terme. Renaud se borna à le faire mettre en prison en attendant la décision du roi.

Charlemagne, réconcilié avec ses pairs, les appela près de lui et leur parla en ces termes : « J'ai peut-être poussé la sévérité trop loin ; mais il n'en est pas moins vrai que les fils d'Aymon se sont révoltés contre leur souverain. Ils sont coupables, et leur cousin l'est encore davantage. Je veux bien cependant me borner à en punir un seul, en sauvant même son honneur et sa vie. Allez, duc de Naimes, dites à Renaud, à ses frères et à Maugis, que l'un d'eux se remette en mon pouvoir, jusqu'à ce prix, non-seulement je fais grâce à tous les autres ; mais encore que je leur rendrai leurs héritages et leurs fiefs.

Naimes porta cet ordre à Dordogne ; toute la famille d'Aymon, excepté Renaud, en fut consternée : chacun voulait se dévouer pour les autres : « Non, dit Renaud, ce sera moi qui me sacrifierai pour tous. Retournez, Naimes, et dites au roi que je vais me livrer à sa discrétion et lui ramener Richard de Normandie. »

Les frères de Renaud, Yolande et ses deux fils s'opposèrent vainement à sa résolution ; ni leurs larmes, ni leurs prières ne purent l'ébranler. Il feignit cependant de se rendre, et leur dit : « Demain, quand le soleil éclairera nos plaines, nous nous rendrons tous sur la place publique, et là, en présence de nos citoyens, chacun écrira son nom, le jettera dans un casque, et le premier qui

sortira, sera la victime que le ciel aura choisie. »
Mais pendant la nuit, Renaud, Naimes et Richard de Normandie partirent secrétement.

Le jour était prêt de paraître, et Yolande ne voyait point son époux ; agitée de mille soupçons, elle sort de son palais, cherche Renaud et ne le trouve point. Elle court à la porte du château, et elle apprend enfin qu'il est parti avec Naimes et Richard ; elle revient au palais éplorée, et vole vers ses enfants. « Chers gages de la tendresse de Renaud, s'écria-t-elle, allons suivre votre père, il va se mettre au pouvoir de son ennemi. » Sans songer à se faire accompagner ; oubliant la faiblesse et la timidité de son sexe, elle prend un de ses enfants de chaque main, et court au camp de Charlemagne.

Quant aux frères de Renaud, ils s'accusaient d'une honteuse crédulité ; mais, sans perdre un temps précieux à de vaines plaintes, ils font retentir les cors et les trompettes, et le peuple est bientôt sur la place ; il veut prendre les armes et suivre les troupes qui défilent.

Cependant, à la première clarté du jour, Naimes conduisit à la tente du roi, Renaud et Richard de Normandie : Charles ne put retenir ses larmes en les voyant ; il tendit la main à Richard et s'inclina vers Renaud qui embrassait ses genoux ; mais se souvenant qu'il était roi, il prit un air sévère que démentait son cœur. « Renaud, lui

dit-il, en prenant les armes contre votre souverain, vous avez violé toutes les lois divines et humaines, et vous méritez la mort. La punition d'un tel crime, vous le savez, est l'échafaud..... Nous venons pour y monter avec lui, » s'écrie Yolande qui arrivait dans ce moment, et qui se précipite avec ses enfants aux pieds du roi ! « Charles, grâce pour Renaud, ou faites-nous périr avec lui ! je jure pour moi, pour mes enfants, que nous le suivrons au tombeau... Et moi, je jure, interrompit Charles, que vos enfants m'aimeront, qu'ils béniront leur souverain, qu'ils lui seront fidèles, qu'ils le regarderont comme leur protecteur et leur père. Lève-toi, Renaud, Charles te pardonne ; mais l'empereur doit un exemple à l'univers. Vas rejoindre tes frères, vas calmer leur impatience ; après les avoir embrassés, j'exige que tu passes les mers, que tu ailles combattre pour la défense des lieux saints. Je ne prescris point de temps à ton exil ; cependant j'aurai soin de ton épouse et de tes enfants. Je rends à tes frères et à ta famille vos héritages. Vas, Renaud, pars et reviens couvert de nouveaux lauriers. »

Renaud embrassa son épouse, qui s'évanouit dans ses bras : il profita de ce moment pour s'en arracher et s'épargner de plus tristes adieux ; il demanda la protection du roi pour sa femme, ses enfants et son père et reprit le chemin de Dor-

dogne avec Richard de Normandie, qui ne voulut point se séparer de lui jusqu'à son départ pour l'exil.

Renaud rencontra, à moitié chemin, ses frères à la tête de leurs troupes et de tous les habitants de Montauban; il leur raconta tout ce qui s'était passé et les ramena. Il arbora sur la grande tour le pavillon de la paix, et à ce signal Roland et Oger ne purent s'empêcher d'avouer que la douceur de Renaud, qui sacrifiait tout au bonheur des sujets de Charlemagne, le mettait au-dessus de tous les chevaliers. Un moment après, on vit arriver un hérault qui conduisait Bayard. Renaud l'envoyait au roi et lui faisait demander ses ordres au sujet de Pinabel. Charlemagne le laissa maître de son sort; le généreux Renaud donna au traître une haquenée blanche, et lui ordonna de ne jamais reparaître dans les états de Charles.

Renaud, après s'être félicité de la paix qu'il venait de donner à la France et du sacrifice qu'il venait de faire à ses frères, leur demanda pour toute récompense de prendre soin de son épouse et de ses enfants, et surtout de bien servir le roi. Alors il quitte son armure, endosse l'habit de pélerin, ne garde que son épée, et veut se séparer de ses frères; ils l'accompagnèrent avec Richard de Normandie, jusqu'à ce qu'enfin Renaud exigeât qu'ils le quitassent pour aller servir Charlemagne, et consoler la triste Yolande.

CHAPITRE V.

Le lendemain du départ de Renaud, Richard de Normandie présenta Alard, Guichard et Richard au roi, entouré de ses chevaliers. Charlemagne leur promit son amitié, les remit en possession de tout ce qu'il leur avait ôté, les embrassa en signe de paix, et leur témoigna de sa haute estime pour leur frère.

Charlemagne, libre enfin des soins qui l'avaient si long-temps préoccupé, fit lever son camp et mettre ses troupes en marche pour aller

au pays de Liége; arrivé à Aix-la-Chapelle, où il devait un jour établir la capitale de l'empire d'Occident, il licencia l'armée, après avoir distribué des récompenses à ses pairs et à ses barons, à qui il permit de rentrer chez eux.

Cependant Renaud, couvert d'un habit de pélerin, arrive à Constantinople où, évitant les lieux trop fréquentés, il se retire dans le réduit obscur d'une femme pauvre qui exerçait l'hospitalité, et qui avait, depuis quelques jours, donné asile à un pélerin malade. Renaud demanda la permission de le visiter, ce qui lui fut accordé; mais à peine a-t-il porté ses regards sur le malade, qu'il s'écrie : « Ciel! c'est Maugis, c'est mon cousin! » A cette voix, Maugis soulève sa tête appesantie. « Ah! Renaud, dans quel état je vous vois! Sous ce déguisement vous fuyez sans doute la haine d'un barbare, et vous n'avez que des malheurs à m'apprendre? » Renaud calma ses inquiétudes et lui raconta tout ce qui s'était passé. Ce récit rendit les forces à Maugis. « Ne nous quittons plus, dit-il à Renaud. Nous sommes sans fortune, nous portons les livrées de la pauvreté; mais nous sommes également au-dessus de l'une et de l'autre par notre courage. » Maugis, trois jours après, se sentit rétabli. Ils remercièrent leur hôtesse, récompensèrent ses soins, et lui promirent de la revoir à leur retour.

Digitized by Google

Ils se mirent en chemin et traversèrent gaîment un pays immense, entendant souvent des récits de leurs exploits et affectant de n'y prendre aucune part pour n'être pas connus; ils parvinrent ainsi à la vue de Jérusalem, et quand ils purent distinguer la tour de David et le temple, ils se mirent à genoux et remercièrent le ciel de les avoir conduits jusques-là. Pleins de confiance, ils se levèrent pour entrer dans la cité sainte ; mais en avançant ils virent un vaste camp qui l'environnait; c'était celui des chrétiens dont les efforts cherchaient à l'enlever aux Persans qui s'en étaient emparés par trahison.

Renaud et Maugis entrèrent dans le camp; ils attirèrent les regards de toute l'armée : jamais on n'avait vu un si beau pélerin que Renaud; il cherchait des yeux un endroit où il pût camper. Maugis lui fit apercevoir une petite éminence assez près des murs; ils allèrent chercher des branches de palmier et élevèrent une cabane.

Tandis qu'ils travaillaient, le comte de Rance s'approcha d'eux : il les considéra longtemps et fut frappé de leurs traits distingués, de leurs manières nobles, et de leur taille imposante ; il ne pouvait surtout se lasser d'envisager Renaud. Enfin, il lui adressa ces mots : « Digne pélerin, pardonnez ma curiosité, et si vous n'avez aucune raison de vous cacher, dites-moi si votre nom et

votre naissance répondent à la grande opinion que j'ai conçue de vous en vous voyant. — Seigneur, répondit Renaud, quand j'aurais des raisons particulières pour taire mon nom à toute la terre, votre loyauté ne me permettrait point de vous en faire un secret. Je suis Renaud de Montauban, le duc d'Aymon est mon père. Un prince imprudent, neveu de Charlemagne, porta sur moi une main téméraire ; je me vengeai, et sa mort excita dans le cœur du roi, mon souverain, une haine implacable ; il n'a cessé de persécuter mes trois frères, mon cousin Maugis et moi ; il nous traitait en rebelles, nous menaçait d'un supplice infâme, et nous nous sommes défendus les armes à la main ; j'ai tout tenté, mais vainement, pour fléchir la colère de Charles, sans cesse irrité par de vils courtisans, espèce toujours jalouse, toujours ennemie de la gloire des chevaliers, à laquelle ils savent qu'ils ne peuvent prétendre ; il eût retrouvé en nous des sujets fidèles et soumis, mais il voulait des victimes, il a armé contre nous ce que la France a produit de plus vaillants chevaliers ; ainsi l'envie aveugle et maladroite des courtisans de Charles, en nous persécutant, me fournissait chaque jour des occasions nouvelles d'acquérir de la gloire : la guerre avait moissonné un tiers de ses sujets, pour une querelle qui leur était étrangère. Enfin Charles, arrêtant le cours

d'une *persécution* funeste à lui-même, a pardonné à mes frères et à Maugis, et s'est contenté de mon exil sans en fixer le terme. Il m'a ordonné de venir dans la Palestine défendre ou conquérir les lieux saints. »

Le comte de Rance connaissait Renaud de réputation et savait une partie de ses aventures. « Généreux Renaud, lui dit-il, en mettant un genou à terre, le comte de Rance se donne à vous avec tous ses biens, recevez sa foi ; c'est un hommage qu'il doit au plus noble, au plus grand, au plus brave chevalier du monde. — Comte, que faites-vous ? lui dit Renaud, en voulant le relever. — Non, reprit Rance : jamais je ne me leverai que vous n'ayez reçu mon hommage. — Je l'accepte dit Renaud, en l'embrassant, mais à condition que vous accepterez celui de mon amitié. — Rance reprit : que sont devenus vos frères, si dignes de vous, et ce sage Maugis, votre cousin, qui joignait à tant de valeur des connaissances surnaturelles ? — Seigneur, répondit Renaud, mes enfants et mon épouse sont auprès de Charlemagne ; il s'est déclaré le protecteur de mes frères, et les a rétablis dans leurs biens. Les discordes qui nous ont si longtemps divisés ont eu leur terme ; et quant à Maugis, le digne compagnon de mes infortunes, de mes travaux et de ma gloire, il est devant vous, c'est lui que vous voyez. » Le comte de Rance em-

brassa Maugis et lui demanda son amitié; il remercia le ciel d'avoir envoyé de si vaillants guerriers au secours des chrétiens, et les annonça à l'armée; les chevaliers se rassemblèrent autour d'eux, et le camp retentit de cris de joie. Les chevaliers se joignirent aux prières de Rance pour que Renaud acceptât le commandement de l'armée, et tous firent serment de lui obéir; Renaud reçut leur foi. Rance le supplia de n'avoir d'autre tente que la sienne, et de la partager avec Maugis et lui; il les prit par la main et les conduisit dans son pavillon: tous les chevaliers les accompagnèrent. Rance fit présent à ses hôtes de vingt chevaux de la plus grande beauté, de riches habits et d'écharpes magnifiquement brodées, de hauberts, et d'épées de la meilleure trempe de Damas. Renaud fut étonné de tant de magnificence, et pour l'engager à accepter ces présents, Rance l'assura que c'était la moindre partie du butin qu'il avait fait sur les Perses en différentes occasions; mais Renaud et Maugis ne voulurent pour chacun d'eux qu'un cheval, un haubert, une épée, une écharpe et une armure complète.

Rance ordonna qu'on fît des réjouissances dans tout le camp, et qu'on rendît à Dieu des actions de grâces du secours qu'il envoyait aux chrétiens. Galerand et Geoffroi portèrent ses ordres.

Renaud, en général habile, prévit que la clarté

des feux allumés devant les tentes, et qui se réfléchissait sur les toits et sur les murs de Jérusalem, éveillerait l'attention de l'ennemi; il ordonna qu'on doublât cette nuit la garde du camp et qu'on veillât avec plus d'attention que jamais.

A peine le jour eut-il paru, que tous les chrétiens et leurs chefs se rendirent auprès de Renaud pour prendre ses ordres : ils lui proposèrent de livrer un assaut à la ville. Renaud préféra se tenir toujours prêt au combat et attendre que les ennemis fussent en fuite. On délibérait encore, lorsqu'on vint annoncer que le général ennemi avait fait ouvrir les portes et que ses troupes commenaient à sortir. Renaud ordonne que chacun prenne les armes et qu'on s'assemble; il monte sur le cheval que Rance lui avait donné; Maugis le devance, et crie aux chevaliers : «Voici le jour de la victoire, je vous l'annonce de la part du ciel qui envoie les ennemis au-devant de nos coups.» Il dit à Godefroy : « Ne quittez point Renaud, et moi je vais où la victoire m'appellera.» Il ne prend avec lui que trente soldats, et va se poster entre la porte de la ville et le camp, où les Perses étaient entrés au nombre de dix mille. Par l'effet de son art, les trente chrétiens qu'il conduisait, parurent aux yeux des Persans une armée de trente mille hommes; de sorte qu'il était impossible aux assiégés de porter du secours aux dix mille qui étaient déjà sortis.

Renaud fit de ses troupes une disposition si savante, que le général persan fut déconcerté et obligé de changer son plan d'attaque; Renaud profita de ce moment pour jeter la confusion dans son armée. Il fait retentir le cri *Montauban!* Maugis laisse ses trente hommes et vient au cri de son cousin, frappant et faisant tomber les Sarrasins de droite et de gauche; Rance, animé par de si grands exemples, se jette au milieu des ennemis, et ceux qui échappent à Maugis vont tomber sous ses coups terribles : les Sarrasins prennent la fuite, et veulent rentrer dans Jérusalem, mais l'armée enchantée de Maugis parait à leurs yeux un mur impénétrable.

Le général persan alla au-devant d'eux et les rallia : « Lâches, où fuyez-vous, leur crie-t-il : ignorez-vous que je suis à votre tête, et que je puis seul vous défendre contre ce vil assemblage de chrétiens? Frappez, qu'aucun d'eux n'échappe, Mahomet combat au milieu de nous; après la victoire, il se manifestera à vos profanes yeux. » A ces mots, le combat devint terrible : la superstition fit dans les Persans ce que le courage n'aurait pu faire; et sans Renaud et Maugis, c'en était fait des chrétiens. Les Persans étonnés de leurs exploits, crurent que le Dieu des chrétiens était venu les défendre et combattre contre leur prophète; Renaud ne frappait pas un seul coup qu'il

abattait un ennemi et souvent deux ou trois; il avait jeté son écu sur son épaule, comme s'il eût dédaigné de se défendre; il avait attaché à son bras la bride de son cheval, et tenant son épée à deux mains, on eut dit qu'il frappait en même temps ceux qui se trouvaient devant lui, ceux qui le suivaient et ceux qui étaient à ses côtés.

Le général persan voulut s'élancer sur lui pour accomplir le serment qu'il avait fait à son prophète. « Seigneur, lui dit Amaury, qui était son prisonnier, je crains bien que vous n'ayez promis à Mahomet plus que vous ne pourez lui tenir. Croyez qu'il n'y a pas de chevalier au monde qui égale celui-là. » Le général regarde Amaury avec pitié; mais, lorsqu'un moment après, le cri de *Montauban* eut frappé ses oreilles, l'histoire et le nom de Renaud, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui, se retraçant à sa mémoire, ne lui permirent plus de douter que ce ne fut Renaud lui-même : il fit sonner la retraite; alors Maugis retira ses trente cavaliers; les Perses, qu'il avait tenus en échec, se précipitent dans le camp, tandis que ceux du camp accourent en foule pour entrer dans la ville; leur choc fut terrible; ils se pressaient, se foulaient, s'étouffaient eux-mêmes; Renaud et Maugis profitent de cette circonstance; ils rassemblent leurs chevaliers, fondent sur cette foule embarrassée et qui ne peut se servir de ses armes et augmentent la confusion. Les soldats

périssent par leurs propres efforts et par les coups des chrétiens. Le général ennemi erre au hasard autour des murs, le comte de Rance qui le suit, est sur le point de le faire prisonnier; mais quelques Persans ayant aperçu leur chef du haut des remparts, lui ouvrirent une des portes, vinrent au-devant de lui, et le firent entrer dans Jérusalem. Les infidèles, après s'être longtemps écrasés eux-mêmes, rentrèrent enfin, mais toujours harcelés par les chrétiens.

Renaud, que la fatigue ne peut arrêter, descend de cheval, prend sur ses épaules un madrier que trente hommes les plus robustes auraient eu bien de la peine à soulever, il s'approche de la porte et l'élève sous la herse pour l'empêcher de tomber : puis, l'épée à la main, et se faisant un rempart des cadavres, il soutient l'effort des assiégés : dards, lances, léviers, tout est mis en usage pour le repousser; le héros est inébranlable : il donne le temps à Maugis et à Rance de le joindre, suivis de leurs chevaliers; alors Renaud penètre dans Jérusalem en criant *Montauban*, tandis que Criffé, Taleyrand et Godefroy protégeaient et rangeaient en bon ordre les chrétiens qu'ils faisaient entrer.

Le général persan en voyant les siens fuir devant Renaud, Rance et Maugis, parut comme un homme que la foudre a ébloui; il se ressou-

vint du roi Thomas qui était dans les fers ; il courut dans sa prison : « Thomas, lui dit-il, tu vas mourir de ma main, si tu ne me sauves la vie. Les chrétiens sont maîtres de Jérusalem ; ils me poursuivent ; je consens à leur abandonner la ville et à me retirer ; mais s'ils s'acharnent à ma perte je me précipite du haut de la tour avec toi. » En même temps il entraîne le roi sur la plate-forme, un poignard sur la gorge, et dans cette situation il attend que les chrétiens arrivent : ils approchent ; ils sont prêts de poser leurs échelles, lorsque Thomas leur crie d'arrêter : Renaud et Maugis lèvent la tête, quel spectacle ! ils demeurent immobiles. Thomas leur fait connaître les propositions des vaincus. Renaud ne pouvait pas se persuader qu'un guerrier qui avait eu la lâcheté d'abandonner ses troupes, pour se réfugier dans la ville, eût le courage de poignarder Thomas ; mais il se trompait : le roi est renversé sur un des creneaux, et le poignard va le frapper. « Arrête, barbare, s'écria Renaud, épargne le roi, et nous te laissons la vie et la liberté de te retirer. » Le général exigea la foi des chevaliers ; ils la donnèrent, Thomas fut libre et les infidèles sortirent de Jérusalem.

Dès que Renaud, Godefroy, Maugis et tous les chevaliers furent réunis dans la ville, ils se rendirent au saint sépulcre.

Jérusalem retentissait de cris de joie, partout on bénissait Renaud et Maugis. Le roi Thomas avait voulu leur céder son palais ; il voulait encore partager sa couronne avec Renaud ; mais Renaud refusa, et accepta à peine quelques dons ; Maugis ne voulut rien. « Je suis pauvre, disait-il, je veux l'être, je ne changerais pas ma pauvreté pour toutes les richesses du roi de Perse. A qnoi peuvent être bons des trésors pour qui n'a besoin de rien ? »

Renaud et Maugis demeurèrent à Jérusalem tout le temps qu'il fallut pour mettre les chrétiens en état de ne plus craindre les Perses dont le roi demanda la paix. Renaud l'accorda aux conditions les plus avantageuses pour les chrétiens, qui s'en retournèrent triomphans et chargés d'un immense butin.

Charlemagne apprit par des envoyés du roi de Jérusalem les grands exploits de Renaud et de Maugis ; il fit dire au fils d'Aymon qu'il lui permettait de revenir à Montauban et à sa cour ; qu'il accordait à Maugis le même pardon et les mêmes faveurs qu'à ses cousins, et qu'enfin il les reverrait l'un et l'autre avec plaisir.

Le roi Thomas fit construire un vaisseau plus leste et plus léger que magnifique ; il le chargea des présens les plus riches, l'arma et ne le confia qu'au pilote le plus habile et aux matelots les plus

expérimentés. Lorsque tout fut prêt, Renaud et Maugis allèrent s'embarquer à Ptolémaïs.

Ils parcoururent les mers pendant huit mois entiers; essuyèrent des tempêtes, combattirent des pirates, et après avoir bravé les plus grands dangers, ils abordèrent enfin à Palerme. Le roi de Sicile, dont le Palais donnait sur le port, avait aperçu un vaisseau, dont la forme élégante et l'équipage leste et brillant annonçaient des étrangers de grande importance; une foule de peuple, attirée par la singularité du vaisseau et par la bonne mine des voyageurs, s'était rassemblée autour d'eux. Le roi descendit dans ses jardins, et d'une terrasse que baignait les flots de la mer, il reconnut Renaud; il en fut transporté de joie et alla lui-même avec ses chevaliers au-devant du fils d'Aymon, qui lui présenta Maugis, son cousin; le roi les embrassa l'un et l'autre, et après avoir donné ordre qu'on mît toutes leurs richesses en sûreté dans son palais, il les prit par la main et les y conduisit.

Au milieu des fêtes que le roi de Sicile leur donna, un chevalier vint porter la nouvelle que, sans aucune déclaration de guerre, les Sarrasins avaient envoyé une flotte sur les côtes de Sicile, avec cinquante mille hommes de débarquement, sous la conduite d'Emirza, et que cette armée s'avançait vers Palerme. Le roi ne s'attendait point

à cette guerre, et quoique ses troupes fussent en bon état, il en craignait l'événement : Renaud le rassura et promit de le délivrer bientôt des ennemis que lui et Maugis avaient déjà une fois vaincus. Le roi fit sonner les trompettes, et toutes ses troupes se rassemblèrent devant Palerme. Renaud se mit à leur tête, et Maugis prit le centre; le roi lui confia sa bannière; il ne pouvait pas la remettre en de plus sûres mains; Maugis lui promit de la porter en tel lieu, qu'il faudrait bien que les Siciliens la suivissent.

Lorsque Renaud eut fait ses dispositions, l'armée marcha en bon ordre au-devant des ennemis et ne leur donna pas le temps de se reconnaître; ils venaient attaquer un prince qu'ils croyaient surprendre, et ils se virent attaqués par une armée qui paraissait déterminée à tout hazarder; Maugis fut le premier qui, sa bannière à la main, se jeta au milieu des Sarrasins, en criant à une troupe choisie : « Braves Siciliens, la bannière du roi est au milieu des ennemis, venez la défendre. » Renaud vit un Sarrazin qui voulait s'en emparer, le héros le frappe de sa lance, de manière que le fer qui s'en détache le cloue à son cheval, ils tombent l'un et l'autre, se roulent dans la poussière, en se débattant contre la mort, et causent autour d'eux un désordre dont Renaud sut tirer parti;

car Maugis et lui poursuivant, l'épée à la main, quelques cavaliers, et les forçant de passer sur le corps du chevalier expirant et sur celui de son cheval, ils s'embarrassent, tombent, en font culbuter plusieurs autres, qui périssent tous accablés par les Siciliens. Cependant Renaud court dans les rangs de l'armée ennemie, abat tout ce qu'il rencontre; l'effroi le devance et la mort le suit. Maugis se bat avec le même succès. Emirza qui ne les reconnait point, est étonné de leur courage, il animait contr'eux ses officiers les plus intrépides, il formait des pelotons de ses plus braves soldats et les envoyait contre les deux guerriers; mais ainsi que les vagues poussées contre des rochers par un vent impétueux, ces détachements venaient se briser contre Renaud et contre Maugis.

La fureur tenant lieu de courage à Emirza, il osa s'avancer lui-même au-devant d'un des heros, à la tête d'une troupe qu'on appelait l'invincible; il en était à peu de distance, lorsqu'il entendit crier *Montauban*; à ce cri Emirza demeure immobile. « Par quel art infernal, s'écria-t-il, ce Renaud qui m'a chassé de Jérusalem, se trouve-t-il à Palerme? Le roi de Sicile, prévoyant que je viendrais l'attaquer dans ses états l'a-t-il attiré dans la Palestine, pour l'opposer aux Sarrasins, ou l'enfer lui a-t-il révélé que je viendrais dans ces climats. »

En vain ses officiers promettent-ils à Emirza de le délivrer de ce terrible ennemi. « Vous ne le connaissez pas, répond le général; cet homme joint à la prudence la plus consommée, la valeur la plus audacieuse, à la plus grande force, la générosité la plus sublime. Si l'ennemi de Mahomet pouvait ne pas être un démon, je croirais Renaud un Dieu. » Emirza vit Maugis qui s'était fait autour de lui un rempart de cadavres; il crut en venir plutôt à bout que de Renaud, il l'attaque, l'entoure, et pousse des cris de victoire; mais Maugis, s'élançant du milieu des morts, s'attache à la troupe d'Emirza, trouve que son épée est trop lente, saisit une énorme massue qu'il portait attachée à l'arçon de sa selle, et tenant d'une main la bannière du roi de Sicile, il frappe de l'autre et fait perdre son nom à la troupe invincible; il renverse, écrase chevaliers et soldats; les heaumes fracassés et les têtes applaties ne forment qu'une même masse, spectacle horrible et dégoutant! Emirza ne peut le soutenir; il prend la fuite. Maugis le suit jusqu'au rivage, Emirza se précipite dans la mer avec son cheval, il gagne ses galères en frémissant, suivi de quelques-uns des siens; mais son armée dispersée sur les bords de la mer, s'efforce en vain de suivre son général; Renaud, Maugis et le roi en font un si horrible carnage, qu'après la bataille, il fallut com-

mander un détachement pour jeter les cadavres dans les flots, de crainte que leur infection ne corrompît l'air de Palerme. Bientôt les galères d'Emirza furent entourées de ces tristes restes que les flots entraînaient, et qui semblaient lui reprocher sa fuite. Le fils d'Aymon regrettait que ce général lui échappât encore ; il fit lancer des pierres et des feux contre sa galère qui s'embrasa, le força de l'abandonner, de sauter dans une autre et de gagner au large.

Le roi de Sicile, rendu triomphant par Renaud et Maugis, était si pénétré de reconnaissance, qu'il leur proposa de partager sa couronne avec eux ; mais ils refusèrent généreusement ; il tardait trop à Renaud de revoir son pays et sa famille, et Maugis était trop épris de la solitude pour accepter ces offres brillantes.

Après avoir parcouru quelques villes d'Italie, Renaud et Maugis se rembarquèrent, et dans peu de jours ils furent rendus à Dordogne. Alard et ses frères les conduisirent au palais au milieu des cris de joie de tout le peuple. Renaud, impatient de ne pas voir Yolande, demanda si elle était encore à la cour de Charlemagne ; on ne lui répondit que par un triste silence ; les larmes coulèrent des yeux d'Alard, malgré ses efforts pour les retenir. « Mon frère, mon cher frère, s'écria Renaud ! vous vous troublez ; que m'annoncent vos pleurs ? Au nom de Dieu qui m'a sauvé de tant de dangers, ne me cachez rien. Mon

frère, répondit Alard, vous avez soutenu tant de revers avec courage, en manquerez-vous dans l'épreuve la plus cruelle que le ciel vous ait réservée? La vertueuse Yolande est morte digne de son époux. Des scélérats de la cour, charmés de sa beauté et ne pouvant vaincre ses rigueurs, ont cru la rendre sensible à leur amour en supposant votre mort; ils se sont procuré une de vos armures; il l'ont fait porter à Yolande de votre part, comme le dernier témoignage de votre tendresse pour elle, et le dernier présent que vous faisiez à vos enfans. Yolande ajouta foi à ce mensonge; elle se livra tout entière à sa douleur, et depuis ce moment elle n'a fait que languir dans la tristesse. En vain Charlemagne envoya un exprès à Jérusalem pour s'assurer de la vérité, en vain l'imposture a-t-elle été découverte, en vain vous avons nous vengé, le coup fatal était porté, et tout ce que nos soins ont obtenu, c'est qu'Yolande est morte avec la satisfaction de savoir que vous viviez encore, et qu'elle régnait toujours sur votre cœur. »

Renaud versa un torrent de larmes et Maugis partagea sa douleur. On ordonna un deuil public qui dura un an ; mais le deuil de Renaud dura jusqu'au dernier moment de sa vie. « Que me sert, s'écriait-t-il quelquefois, d'avoir remporté tant de triomphes, d'avoir soutenu tant de travaux avec quelque gloire, si je ne puis en partager la

récompense avec Yolande? aventures, combats, travaux, entrepris pour la vertu, vous avez manqué votre but, puisqu'Yolande ne peut en recevoir l'hommage! Oh! femme héroique! tu aurais inspiré la vertu à celui qui n'en eût point eu d'idée, et tu soutenais la mienne. Oh! ma chère Yolande, si le bonheur dont tu jouis au sein de l'être suprême ne t'a pas fait oublier ta tendresse, supplie le de me rapprocher de toi. Je revenais content dans ma patrie, parce que j'y revenais plus digne de toi; tu as disparu, il n'est plus pour moi de patrie qu'au ciel, où tu m'attends! »

Renaud, malgré la force de sa grande âme, eût succombé à sa douleur, si Maugis n'eut fait venir de Montauban les enfants de son cousin; l'un avait atteint sa quinzième, et l'autre sa seizième année. Ils étaient d'une taille majestueuse et d'une beauté parfaite; ils réunissaient dans leurs traits la touchante douceur d'Yolande et l'air martial de leur père; d'aussi loin qu'ils virent Renaud, ils coururent à lui, chacun d'eux prit une de ses mains qu'il baisa et qu'il arrosa de ses larmes. « O mon père, lui dit Aymon, nous étions orphelins, nous avions perdu notre mère, et le ciel, touché de nos pleurs, vous rend à nos vœux! Nous sentons à présent la vérité de ce qu'elle nous a souvent répété: le ciel, nous disait-elle, n'envoie jamais aux hommes plus de maux qu'ils ne peuvent en

supporter, et quand le fardeau est au-dessus de leurs forces, c'est par pitié qu'il leur envoie la mort. Oui, mes enfants, leur dit Renaud, je l'éprouve aujourd'hui, comme vous, cette vérité consolante : je ne croyais pas, il n'y a qu'un moment, pouvoir survivre à votre mère, et je sens que votre présence m'attache à la vie. Chers gages de la tendresse de ma chère Yolande, n'oubliez jamais votre mère, et soyez digne de la remplacer dans mon cœur. »

Cependaut Maugis, qui avait résolu de retourner dans sa solitude, désirait avant de quitter le monde revoir encore une fois Montauban, théâtre illustré jadis par de si brillants exploits, et que Charlemagne avait rendu à Renaud. Ce dernier, ne voulant pas se séparer de son ami, partit pour Montauban avec ses enfants et son cousin.

Renaud eut revu Montauban avec joie, si tout ne lui eut rappelé le souvenir d'Yolande ; cependant il renferma son chagrin dans le fond de son cœur ; il parcourut toute la ville aux acclamations des habitants qui bénissaient toute la famille d'Aymon. — Ces témoignages les charmaient, Mais

Maugis, fidèle à son dessein, annonça sa retraite dans son hermitage. Renaud, pour qui cette séparation était cruelle, voulut l'accompagner, Maugis n'y consentit qu'autant qu'Aymon et Yon viendraient avec eux. Au jour marqué ils parti-

rent de grand matin; lorsqu'ils furent à une lieue de Montauban et sur le point de se séparer, ils s'embrassèrent; mais malgré tous les efforts que Renaud faisait sur lui-même, son cœur était navré. Maugis avait prévu ce moment douloureux; il le saisit pour lui annoncer une nouvelle qui fit diversion à sa peine : c'était celle de la mort du duc d'Aymon et du testament qu'il avait fait en faveur de ses enfants. Renaud demeura confondu et sa tendresse se partagea entre son père et Maugis. « Il vous reste encore, lui dit Maugis, une mère dont vous connaissez bien l'amour, vous lui devez des consolations; il faut aussi que vous annonciez vous-même cet événement à vos frères; vous leur en adoucirez l'amertume. Adieu, Renaud, tous les maux sont passagers, la gloire de les avoir supportés avec constance est immortelle. »

Renaud, après avoir embrassé de nouveau son cousin, retourna à Montauban; il appela ses frères, et les ayant bien disposés, il leur apprit la mort de leur père et la pleura avec eux. Quant au partage des biens qu'il leur laissait, ils voulurent s'en rapporter à lui; il ne se réserva que Montauban.

Renaud ne s'occupa plus alors que d'achever l'éducation de ses enfants; il les forma aux devoirs, aux vertus et aux exercices de la chevalerie; il mettait leur honneur et leur probité à toute épreuve

il élevait leur âme par le récit des grandes actions des chevaliers les plus célèbres, et des héros qui avaient fait le plus d'honneur à l'humanité : quand il les crut assez instruits et assez exercés, il assembla tous les chevaliers des environs et tous ceux de sa famille ; il fit porter des lances et des armes et proposa des joûtes : les jeunes fils de Renaud combattirent avec tant d'adresse, de grâce et de force, que tous les chevaliers qui les voyaient pour la première fois, furent persuadés qu'ils avaient fait leurs premières armes ; bien des guerriers, connus par leurs combats, convinrent qu'ils voudraient avoir la force et l'adresse des deux jeunes gens.

Quelques jours après, Renaud prit ses deux fils en particulier. « Il est temps, leur dit-il, d'être utiles à votre patrie : chaque moment que vous passeriez dans l'oisiveté, serait un larein que vous feriez au roi et à l'état, et un temps mort pour votre gloire. Disposez-vous à aller offrir vos services à Charlemagne, et à le prier de vous armer cheveliers.

CHAPITRE VI.

Aymon et Yon partirent. Le peuple accourait en foule sur leur passage, à cause de la grande réputation de leur père; mais quand on les voyait, on ne pouvait s'empêcher de les aimer pour eux-mêmes; ils se firent annoncer au roi comme deux aspirants à l'ordre de chevalerie en lui demandant la permission de se présenter. Dès qu'ils l'eurent obtenue, ils dirigèrent leur marche vers le palais. Les barons et les pairs, qui ignoraient encore quels étaient ces jeunes aspirants, allèrent

au-devant d'eux ; ils admirèrent leur beauté, leur air affable et leur fierté modeste. Les fils de Renaud furent introduits auprès du roi, ils fléchirent le genou et s'inclinèrent jusqu'à ses pieds ; mais il leur présenta sa main qu'ils baisèrent avec une affection qui le surprit, parce qu'elle paraissait adressée plus à sa personne qu'à sa dignité. Aymon prit la parole, et après avoir fait des vœux pour la prospérité du monarque : « C'est à la source de tout honneur, dit-il, c'est à vous, Sire, qu'il appartient de nous ouvrir la carrière où nous nous disposons d'entrer ; nous vous supplions de nous accorder l'ordre de chevalerie : nous nous soumettons à toutes les épreuves que cet ordre respectable exige, et dès ce moment, nous nous consacrons, mon frère et moi, au service de votre Majesté. »

« Qui êtes-vous ? leur demanda Charlemagne, qui, ne les ayant pas vus depuis six ans, avait oublié leurs traits ? Pourquoi aucun prince, aucun seigneur ne vous a-t-il pas annoncés à ma cour? — Sire, répondit Aymon, nous sommes les fils d'un prince que vous daignâtes honorer de votre estime, qui, pour avoir vengé son honneur outragé, eut le malheur de vous déplaire, que des courtisans jaloux et perfides ont perdu dans votre esprit, contre lequel ils ont excité un courroux que vous crûtes légitime ; qui, malgré ses longues

et cruelles disgrâces, n'a jamais cessé d'aimer son souverain, qui nous a élevés dans cet amour ; de Renaud enfin, qui a offert sa vie pour obtenir une paix qu'il crut nécessaire au bien de vos Etats : de ce Renaud qui, dans l'espace de trois ans qu'a duré son exil, a réparé ses torts apparents par des actions héroïques qui ont mis le sceau à sa gloire.

Charlemagne, en entendant prononcer le nom de Renaud, se leva de son trône, prit un visage riant, fit approcher Aymon et Yon, et leur fit l'accueil le plus gracieux, « Renaud, leur dit-il, est le plus digne chevalier qui jamais ait été et qui sera jamais ; ce que je puis vous souhaiter de plus heureux, c'est que vous lui ressembliez, et plût à Dieu que la calomnie qui assiége le trône des rois, n'eût jamais tenté de me séparer de lui ! »

Charlemagne, leur demanda à quoi leur père s'occupait? « Sire, répondit Yon, comme son âge ne lui permet guère les exercices violents et pénibles, il s'applique à faire le bonheur de ses vassaux par des lois sages, par les bienfaits qu'il répand sur les malheureux, par l'activité qu'il entretient parmi les citoyens, par les encouragements qu'il accorde à l'agriculture, au commerce, aux arts, par la protection que les pauvres trouvent en lui contre les grands et les riches qui abusent de leur fortune et de leur autorité pour les op-

primer. Tous ses vassaux, Sire, ne forment qu'une famille, et la distinction des rangs, qu'il croit nécessaire d'entretenir, n'en met aucune dans les affections et dans l'harmonie de la société. Ses travaux, plus que son âge, l'ont affaibli. Hélas! reprit le roi, un tel homme ne devrait jamais mourir. Seigneurs, continua-t-il, en s'adressant à ses pairs, regardez à l'avenir les enfants de Renaud comme mes propres enfants ; ils ressemblent si bien, par leurs traits, à leur vertueux père, que la nature serait en contradiction avec elle-même, s'ils ne lui ressemblaient par la beauté de l'âme. » Puis se tournant encore vers les fils de Renaud : « Généreux enfants, leur répondit Charlemagne, vous serez chevaliers, et je vous donnerai plus de terres que votre père, à qui j'ai rendu toute mon amitié, n'en possède; à cause de lui et de ce que vous méritez, je ferai cent autres chevaliers avec vous. »

Après le départ de ses fils, Renaud s'était appliqué à mettre ses affaires en bon ordre ; il légua Dordogne à Yon, et Montauban à l'aîné. « J'ai assez vécu pour le monde, dit il, et je le quitte sans regret, puisque je puis compter sur leurs vertus et sans crainte, leur abandonner une carrière que j'ai parcourue avec quelque honneur. Pour moi, je veux consacrer au Dieu à qui je les dois, le peu de jours que j'ai encore à vivre. »

Les frères de Renaud ne croyaient point sa retraite si prochaine; mais il reprit son habit de pélerin, et, dès le lendemain au lever de l'aurore, il descendit sous le rempart du château; il entra dans le souterrain par lequel il s'était sauvé à Dordogne, lorsque Charlemagne avait affamé Montauban.

Ce Renaud, qui naguère remplissait le monde du bruit de ses exploits, s'abandonna à travers les campagnes aux injures de l'air et de la faim, se nourrissant de racines et de fruits sauvages, plus content, au milieu de ce dépouillement général, que les courtisans ne l'étaient au sein de la cour.

Il erra de montagne en montagne, de forêt en forêt, jusqu'au nouvel hermitage de Maugis, qui avait quitté la Guyenne pour passer en Allemagne. Redoutant le courroux de Charles, évitant sa faveur, il s'etait fixé sur les bords du Rhin, au-dessous de Cologne; quand Renaud l'eut enfin découvert, il le vit assis sur le gazon, le dos appuyé contre un rocher, tenant un livre à la main et entièrement occupé de sa lecture. Il s'approche de lui sans en être apercu, se met devant lui et le regarde en silence. En cet instant, Maugis ayant interrompu ses méditations, leva les yeux, et le premier objet qui le frappa, fut Renaud. Maugis crut que c'était son ombre; mais Renaud s'écrie en le pressant dans ses bras : « O

mon cher Maugis, bénissons le ciel qui nous réunit pour ne plus nous séparer. » La joie de deux chevaliers, unis depuis si longtemps, peut se concevoir et non se peindre ; malgré leur amour pour la solitude, ils ne purent cependant se priver de la douceur de vivre l'un auprès de l'autre.

A quelques pas de l'hermitage de Maugis, était une caverne creusée dans le rocher, Renaud la choisit et l'habita ; ils se voyaient tous les jours ; leur âge et leurs infirmités avaient besoin de cette ressource ; chacun de son côté sortait de sa solitude, et leur point de réunion était un chêne antique sur une petite hauteur. Le monde était pour eux une ombre qui les avait occupés un moment, et ils regrettaient de s'être abandonnés à ses illusions. Ils ne trouvaient de véritable jouissance que dans la contemplation de la nature ; leur âme n'était vivement affectée que de la grandeur et de la sagesse de cet Etre suprême, à qui le spectacle de l'univers les ramenait sans cesse ; jamais leurs jours n'avaient passé aussi rapidement.

Un jour que Renaud s'était rendu sous le vieux chêne plus tard qu'à l'ordinaire, il n'y trouva point Maugis ; il l'attendit longtemps et ne le vit point venir. L'amitié de Renaud fut alarmée, il alla jusqu'à la cabane de son ami ; il le trouva faible et languissant. « Mon cousin, lui dit Mau-

gis, le terme est venu, dans deux heures je ne serai plus ; je craignais que vous ne vinssiez point, et je serais mort avec regret ; n'en donnez point à ma perte. Je tombe sous les coups bienfaisants que frappe la nature. Ah ! mon cher Renaud, que je voudrais que votre vie fût terminée par une mort comme la mienne ! mais le ciel vous en destine une plus utile ; il faut que vous serviez sa vengeance, même en mourant.—Que dites-vous? Maugis, interrompit Renaud, comment se pourrait-il qu'un solitaire, dont les forces sont affaiblies et qui ne veut plus quitter ces lieux, puisse venger le ciel ?—Telle est votre destinée, Renaud ; vous ne voûlez pas, dites-vous, quitter ces lieux : et qu'est-ce que la volonté de l'homme ? Dieu seul veut et l'homme obéit ; malheur à lui s'il obéit malgré soi. Adieu, mon cher Renaud, tu ne me survivras pas longtemps : je meurs satisfait et tranquille dans le sein de mon ami.

En disant cet adieu, Maugis expira dans les bras de Renaud qui se sentait consolé par les dernières paroles de son ami ; il ne regrettait que soi dans cette perte, car il était persuadé que Maugis allait jouir d'un bonheur éternel ; il l'ensevelit et le déposa dans un tombeau que Maugis s'était creusé lui-même : depuis ce moment, Renaud vint tous les jours dans la grotte où reposait Maugis ; le lieu qu'il avait habité était un temple pour Re-

naud ; il le revoyait dans tout ce qui avait eté à son usage, et cette illusion lui tenait lieu quelquefois des moments qu'il avait passés avec lui.

Un jour que Renaud se promenait sur le bord du Rhin, il entendit, sous des arbustes, le cri de deux jeunes filles qui imploraient du secours ; malgré les glaces de l'âge, Renaud vole : une des jeunes filles, étendue sur le sable et toute nue, avait les pieds et les mains liés et se désolait : d'aussi loin qu'elle vit Renaud, elle lui désigna un spectacle plus affreux qui se passait sur le fleuve ; un homme, la fureur dans les yeux, traînait l'autre jeune fille par des cheveux sur la surface de l'eau : Renaud vole et de son bourdon frappe le scélérat sur la tête : celui-ci lâche sa proie, et s'éloigne à la nage hors de la portée d'un second coup ; Renaud ne le quitte point ; il le poursuit, l'atteint, et reconnaît bientôt Pinabel. « Infâme oppresseur de l'innocence ! lui dit-il, ce fleuve sera ta tombe. » A ces mots, Renaud s'élance sur Pinabel, le saisit par le milieu du corps et le plonge dans l'eau pour l'y étouffer ; mais, soit que la crainte donnât des forces à Pinabel, soit que les derniers efforts de la nature expirante ôtent aux nerfs leur souplesse et leur élasticité, il ne fut jamais possible à Renaud de débarrasser ses jambes des mains de Pinabel, qui les enlaçaient : il fit d'inutiles efforts pour se

délivrer d'un poids qui l'empêchait de nager; il frappait en vain Pinabel dans la poitrine et sur la tête, pour lui faire lâcher prise : Pinabel était mort et ses ongles, enfoncés dans les chairs de Renaud, étaient des crochets que ses efforts ne faisaient que resserrer davantage. Renaud nagea pendant quelque temps, il appela du secours; mais il n'y avait alors sur le rivage que les jeunes filles qui le faisaient retentir de vœux impuissants pour leur libérateur; Renaud luta de nouveau contre le courant et contre le fardeau qui l'entraînait; mais ses forces affaiblies ne purent lui permettre de regagner le bord, et bientôt le même flot couvrit le scélérat et l'homme juste.

Jamais les enfants et les frères de Renaud n'auraient eu des nouvelles de sa mort, si les jeunes filles n'avaient raconté leur aventure et montré à des pêcheurs l'endroit où Renaud disparut dans l'abîme; on sut que Pinabel, qui, depuis long temps brûlait d'un feu inutile pour l'une d'elles, les avait surprises dans le bain; qu'il avait d'abord traîné sur le rivage celle qui lui était indifférente, qu'il l'avait liée pour l'empêcher de défendre sa compagne, que son projet était d'enlever celle qu'il aimait, et d'abandonner, ou peut-être de plonger l'autre dans les flots, et qu'enfin Pinabel, avec quelques brigands de son espèce, s'étaient emparé d'un château voisin qu'ils ha-

bitaient après en avoir massacré les habitans.

Les pêcheurs retirèrent en même temps du fleuve Renaud et Pinabel; ils reconnurent l'hermite qu'ils avaient vu quelque fois se promener dans la forêt prochaine ; ils le transportèrent dans la grotte où reposaient les restes de Maugis et lurent cette inscription sur sa tombe :

Renaud de Montauban, fils d'Aymon,
A consacré cette pierre
Aux manes révérées de son cousin,
Maugis, fils de Beuves,
En mémoire de leur amitié.

Les pêcheurs apprirent pour la première fois, qu'il y avait eu deux hermites, et que le dernier ne pouvait être que ce Renaud de Montauban, dont l'hermitage ne devait point être éloigné ; ils le cherchèrent et l'eurent bientôt trouvé ; ils se convainquirent de son nom par l'image d'Yolande qui était suspendue à l'un des rochers de la grotte, et sous laquelle Renaud avait écrit de sa main le nom de son épouse et le sien. Les pêcheurs ne voulurent point séparer ces deux amis ; ils inhumèrent Renaud à côté de Maugis, et mirent pour toute inscription le nom de Renaud de Montauban et le portrait d'Yolande sur la tombe de son époux.

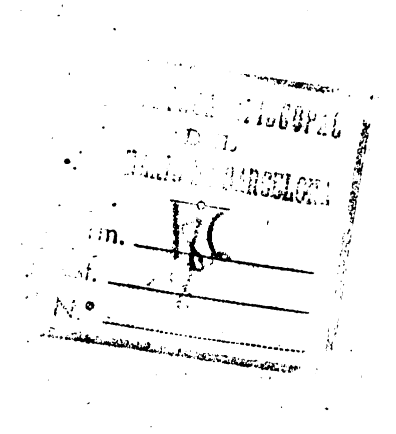
Le bruit du combat et de la mort de l'hermite parvint jusqu'à Cologne. Le nom de Renaud excita la curiosité du seigneur de Burie ; il avait autrefois connu le fils d'Aymon ; il savait qu'il avait disparu du sein de sa famille ; que Charlemagne le faisait chercher. Il alla visiter la grotte, lut l'inscription du tombeau de Maugis et reconnut Yolande ; il pria sur la tombe du héros, y mit des gardes, revint à Burie, et dès le lendemain il y envoya tout le clergé de Cologne, fit exhumer Maugis et Renaud et embaumer ce dernier ; il fut transporté avec la plus grande pompe à Cologne et déposé dans la cathédrale, où vingt chevaliers, qui se succédaient deux à deux, le veillèrent nuit et jour.

Le seigneur de Burie envoya un exprès aux frères de Renaud et à Charlemagne. A cette nouvele, un deuil général couvrit toute la France; la cour fut plongée dans la tristesse : *le modèle des chevaliers est mort*, s'écriait-on de tous côtés, et bien loin que les chevaliers, les barons et les pairs fussent offensés de cet éloge exclusif, ils répétaient, le *modèle des chevaliers est mort*. Les frères de Renaud et ses enfants étaient inconsolables ; ce qui rendit la douleur de Charlemagne plus amère, ce fut d'apprendre que Pinabel était la cause de la mort de Renaud ; il fit venir les deux jeunes filles qu'il avait défendues contre les outrages du

brigand, il les maria à deux Seigneurs de la cour et les dota d'une paatie de ses biens.

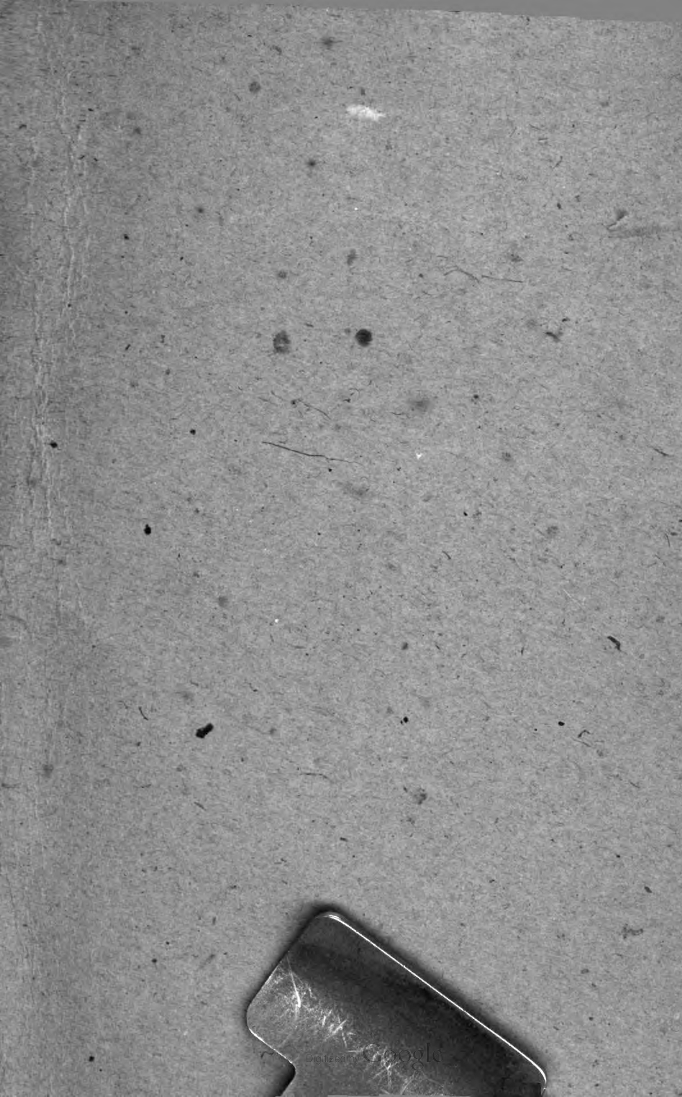
Les frères et les fils de Renaud, accompagnés d'un grand nombre de chevaliers, allèrent à Cologne chercher les restes du héros et de Maugis ; ils les firent transporter en France, et lorsqu'ils furent à quelques lieues de Paris, Charlemagne, avec sa cour, alla au-devant du convoi. Après les plus magnifiques funérailles, on conduisit les cercueils à Montauban ; Charlemagne voulut encore les accompagner jusqu'à Orleans, et de retour à la cour, il condamna à l'opprobre le nom et la mémoire de Pinabel.

FIN.





Imp. de Pommeret et Moreau, quai des Grands-Augustins, 17.





Imp. de Pommeret et Moreau, quai des Grands-Augustins, 17.